

LE VOILE D'ISIS

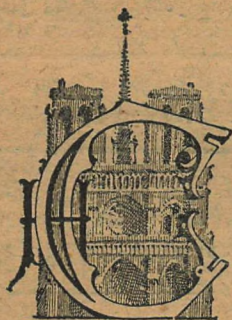
REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES
ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA
PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.

LOUIS LUCAS, *Chimie Nouvelle.*

SOMMAIRE

LA DIRECTION	M. Émile Boutroux.
P. MULFORD	La Force du Printemps. Comment elle guérit et régénère (traduit par CH. DE CHAUVIGNY).
F.-CH. BARLET	La Science Astrale. Cours complé- mentaire d'Astrologie (<i>suite</i>).
A. BUÉ.	Le Nez. L'Être dévoilé par sa forme (<i>suite</i>).
PORPHYRE.	Vie de Plotin (traduit par ALTA, D ^r en Sorbonne) (<i>suite</i>).
FABRE D'OLIVET, O'DONNELLY, ELIPHAS LÉVI.	Pages choisies.
ÉCHOS ET NOUVELLES. — COURS ET CONFÉRENCES	
BIBLIOGRAPHIE. — REVUES ET JOURNAUX	



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (V^e)

1920

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS
CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION
DES ÉCRIVAINS MODERNES
LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS - VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (V^e)
PARIS

FRANCE : un an. 15 fr.
ÉTRANGER : — 18 —
LE NUMÉRO : 2 fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

D^r R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET - E. BOSC
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française)
J. BRICAUD - J. BRIEU - E. DELOBEL - E. C.-P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - D^r GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JUNET
A. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - D^r J. REGNAULT (de Toulon)
HAN RYNER - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
D^r VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

**La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue.
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.**

Les traductions aussi bien que les articles publiés dans le VOILE D'ISIS étant la propriété de leurs signataires, toute reproduction partielle ou totale sera poursuivie conformément à la loi.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout livre ou brochure sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons et analysé s'il y a lieu.

Les Revues qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

M. ÉMILE BOUTROUX

Nous avons le plaisir d'apprendre que M. Émile Boutroux, Directeur de l'Institut Thiers, Président de l'Académie des Sciences Morales et Politiques — que *le Voile d'Isis* s'honore de compter au nombre de ses collaborateurs — vient de recevoir la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur. Cette haute distinction vient consacrer la carrière d'un maître qui représente avec éclat la pensée française, non seulement dans notre pays comme un des professeurs les plus écoutés de l'Université, mais dans tout le monde civilisé ainsi que le prouve notamment la place tenue par lui dans les récents congrès internationaux de philosophie.

Né à Montrouge (Seine), élève du Lycée Louis-le-Grand, de l'École Normale Supérieure, agrégé de philosophie en 1868, docteur ès lettres en 1874 après une thèse très brillante : *De la contingence des lois de la Nature*, M. Boutroux enseigne la philosophie au lycée de Caen, aux facultés des lettres de Montpellier et de Nancy, à l'École Normale et à la Sorbonne (1). Il s'est attaché principalement à l'histoire de la philosophie, cherchant à retrouver les idées directrices des Systèmes et à les repenser du point de

(1) Cf. *Émile Boutroux*, par PAUL ARCHAMBAULT. Paris, Michaud, 1919.

vue de leurs auteurs, mais en même temps développant sa propre philosophie qui consiste à opposer à une métaphysique de la nécessité dérivée de la transformation de la Science en connaissance de l'absolu, une interprétation de la science et de la vie obtenue par l'usage de la raison au sens plein et vivant du mot.

Le résultat de ses recherches tend à la réhabilitation de l'esprit et de la liberté. M. Boutroux a ainsi consacré son talent aux idées qui nous sont chères. Il a publié notamment : *Études d'histoire de la Philosophie, Leibnitz et la Monadologie, Pascal, Science et Religion, William James, The relation between Thought and Action*, etc. *Le Voile d'Isis* a donné en 1914 la magistrale étude de M. Boutroux sur Jacob Boehme, qui est une clef précieuse pour l'étude un peu aride du théosophe de Goerlitz.

Nous sommes heureux d'applaudir à la haute distinction dont M. Boutroux vient d'être l'objet.

La Direction.

LA FORCE DU PRINTEMPS

Comment elle guérit et régénère.

Durant sa croissance et les changements qu'il subit, le corps humain est sous l'action des mêmes lois et éléments qui règlent le développement de tous les autres corps organisés, et s'y incorporent, tels les arbres, les plantes, les oiseaux et autres animaux.

Chaque année, dès les premiers jours du printemps, une force venue du soleil se manifeste et agit sur notre planète, affectant différemment mais simultanément toutes les formes de la vie organique : arbres, oiseaux, animaux, et surtout l'homme. Car l'homme étant le plus haut, le plus complexe et le plus puissant organisme mental terrestre, absorbe le plus de ce pouvoir régénérateur, et en absorbera encore bien davantage dans l'avenir, avec plus grand profit, quand il aura appris à se placer dans les conditions les plus favorables pour le recevoir.

La science matérielle appelle cette Force « chaleur » ; mais ce qui est entendu par « chaleur » n'en est que la manifestation extérieure ou physique. Cette chaleur qui nous vient du soleil n'est en réalité *chaleur* qu'en touchant notre planète, et en actionnant les éléments terrestres. Il n'y a que peu ou point de chaleur à quelques milles au-dessus de la surface du globe. Si cette Force était sous forme de cha-

leur en quittant le soleil, ou sur son passage vers la terre, l'air serait aussi chaud au sommet des montagnes qu'au fond des vallées. Autant que nous sachions, les neiges et les glaces sont perpétuelles sur les hauts sommets, car, à cette hauteur, la force des rayons solaires n'est pas assez mêlée aux éléments terrestres pour être convertie par eux en ce degré de chaleur dont se ressentent les vallées et les plaines.

C'est cette Force qui accroît le mouvement de circulation de la sève dans les arbres, mouvement qui commence aussitôt qu'agit le soleil de la nouvelle année. La sève, c'est la vie nouvelle de l'arbre, vie d'où naîtra plus tard les bourgeons, les fleurs et les fruits.

Le flux interne de cette force solaire invisible donne à l'arbre la faculté de s'approprier des éléments nouveaux pour la nourriture de ses racines en terre et pour se débarrasser des dernières feuilles mortes de la végétation de l'an passé, feuilles qui ont persisté sur les branches durant tout l'hiver, comme on le voit sur les chênes et les hêtres de nos forêts.

Cette Force agit de même vers la fin de l'hiver et aux premiers jours du printemps sur les animaux et les oiseaux, spécialement sur ceux qui sont encore à l'état sauvage, ou naturel, en leur faisant quitter leur vêture d'hiver, plumes ou pelage. — Ce rebut de toute vieille matière visible n'est pourtant encore qu'une partie relativement petite du changement qui s'opère au-dedans d'eux. Là aussi il y a rejet ou abandon des vieilles matières invisibles ; cette élimination s'opère dans le corps entier de l'oiseau ou du

quadrupède, soit par les pores ou autres exutoires de formes variées, les uns visibles, les autres invisibles. ces matières de déchets sont remplacées à l'intérieur de l'organisme par des éléments nouveaux, de même qu'extérieurement la fourrure ou le plumage nouveau succède à l'ancien.

Votre corps est régi par la même loi. Vers la fin de l'hiver, et de bonne heure au printemps, vous faites votre « mue ». Vous rejetez hors de vous toute la matière vieille ou morte et en prenez de la neuve, pourvu que vous ayez soin de donner à cette force l'occasion d'agir dans toute son ampleur pour le mieux, en arrêtant de votre côté toute activité de corps et d'âme quand ceux-ci demandent le repos. C'est ainsi que font les oiseaux et les quadrupèdes durant leur période de mue, c'est-à-dire durant le processus du remplacement des éléments vieillis par de nouveaux.

Cet élément ou Force, que vous recevez en ce temps-là, comme les animaux le reçoivent, est invisible à l'œil physique. Tout ce qui est « force » est invisible. La fourrure nouvelle, le nouveau plumage de l'oiseau, la peau neuve et les tissus renouvelés au-dedans et au dehors de votre corps, les bourgeons, les feuilles, les jeunes pousses, sont autant d'expressions matérialisées de cette force. Ce sont des cristallisations nouvelles provenant d'une solution chimique neuve et invisible dans laquelle sont baignés l'oiseau, le quadrupède, l'arbre et votre propre corps. Tous les éléments de l'année écoulée, absorbés de même, ont été employés jusqu'au dernier. L'arbre, l'oiseau, le quadrupède, votre corps visible et tous les autres

organismes visibles, se trouvent dans la même situation par rapport à cette solution de *revêtement*, que celle du morceau de métal dans la solution minérale dont il tire la cristallisation qui le recouvre.

Il n'y a pas une grande ligne de démarcation entre ce qu'on appelle la *matière* et l'*esprit*. La matière n'est qu'une forme de l'esprit ou de la pensée vue par l'œil physique. La matière c'est de la Force temporairement matérialisée (c'est-à-dire rendue visible), comme l'est, dans un tas de charbon embrasé, la force latente qui fera mouvoir l'engin. La masse du charbon passe alors en grande partie en élément invisible, et c'est ainsi qu'autour de nous, la force passe sans cesse de l'invisibilité à la visibilité physique, et vice-versa. Des millions de millions de tonnes d'invisible matière, peuvent être un beau jour suspendues sur nos têtes durant une heure avant de tomber sous forme de pluie ou de neige, lesquelles un peu plus tard remonteront de nouveau en l'air, mais alors invisibles.

L'Indien plus fin et attentif observateur de la nature que nous ne le sommes, appelle Février et Mars : « les mois faibles », reconnaissant ainsi la tendance à l'engourdissement et à l'inaction qui se manifeste à cette époque chez l'animal comme chez l'homme, et qui prévaut toujours quand la force régénératrice récupère, retrempe et renouvelle normalement tout corps organisé. Les cristallisations les plus parfaites du règne minéral sortent des solutions maintenues dans le plus complet état de calme, sans aucune agitation.

Votre corps subit la même Loi quand, au printemps, il procède au renouvellement, à la recristallisation de ses éléments. Pour acquérir le plein bénéfice de l'élément régénérateur (et guérisseur) du printemps, vous devriez vous reposer toutes et quantes fois que vous en sentez le désir, c'est-à-dire le besoin, que ce soit au milieu du jour ou en pleine nuit. Si vous obligez l'âme ou le corps à travailler malgré leur inclination du moment, si vous forcez vos muscles à agir par la simple force de votre volonté, si vous travaillez d'âme ou de corps jusqu'à l'extrême limite de l'épuisement, sans vouloir reconnaître que vous êtes à bout de forces tant que votre tâche n'est point achevée, — comme des milliers et des milliers de gens sont forcés de le faire par notre système de vie hors nature et les exigences arbitraires des « affaires » — vous entravez l'action de ce pouvoir guérisseur et réparateur ; vous empêchez l'élément nouveau — celui qui rajeunit l'arbre et gonfle les jeunes bourgeons — de s'assimiler dans sa plénitude à votre corps. Vous vous en tenez à l'élément désuet, usé, qui doit être éliminé comme les dernières feuilles mortes que le chêne a laissées tomber avant la fin de l'hiver. Vous continuez à porter cet élément mort — poids mort réel — au lieu de l'élément de vie nouvelle qui s'offrait. C'est cela, entre autres causes, qui fait que les épaules se courbent, que les cheveux blanchissent, et que la figure se ride par le relâchement (1) des tissus.

(1) Le texte anglais porte « shrinkage » qui signifie : « ré-

La décrépitude du corps physique que nous attribuons à la vieillesse est due entièrement à l'ignorance et à l'incrédulité de l'homme. Nous ignorons et ne voulons pas croire que nous pouvons nous mettre à même de recevoir sans relâche des renforts d'une force qui revêtirait constamment notre esprit de substance nouvelle. — La simple force musculaire, l'activité constante du corps ne sont pas toujours les signes infaillibles de la plus parfaite santé. Dans le délire de la fièvre, un homme relativement faible aura besoin de deux ou trois hommes forts pour le maintenir et le maîtriser. Quand le délire est passé, il devient faible comme un enfant et cependant c'est alors qu'il est souvent hors de danger.

D'une façon quelque peu identique, dans la course aux « affaires », dans la compétition aiguë, presque féroce du commerce, des milliers de gens mènent une vie fiévreuse, pleine d'énervement. Ils sont toujours sous pression, et demandent à l'être. Ils ne peuvent pas travailler s'ils ne sont *tendus*, « bandés » jusqu'à un certain degré. Si, de temps à autre, cédant au désir impérieux de la nature qui exige du repos, leurs nerfs se détendent, et qu'ils se sentent languissants, ils prennent cet avertissement amical pour une forme de maladie, et le traitent en conséquence, c'est-à-dire se rendent réellement malades. Et bien, même alors, quand pendant des semaines — voire des mois — ils ont été retenus sur leur lit de douleur, soignés pour

trécissement ». J'ai traduit par « relâchement » pour rester dans la vérité; le mot anglais m'a semblé une erreur typographique.

N. du Trad.

ce qu'on appelle une « grave maladie » (parce qu'on croit que c'en est une), ils en sortent plus forts et mieux portants qu'ils ne l'avaient jamais été. Pourquoi ? Parce que, durant cet arrêt forcé de toute activité physique et mentale, la nature avait travaillé du mieux qu'elle avait pu dans ces conditions défavorables à reconstituer un corps usé, et le résultat avait été que l'homme se relevait avec un élément rajeuni dans ses os, ses muscles, ses nerfs ; élément introduit là par la nature régénératrice à la faveur du grand calme du corps.

Si vous avez soin seulement d'entretenir avec respect cette idée de la Force régénératrice du Printemps, quoique de prime abord vous n'y puissiez croire tout à fait, vous en recevrez beaucoup d'assistance ; car, le fait même de ne pas écarter dédaigneusement une vérité de vie loin de son âme quand, pour la première fois, elle s'y présente, lui laisse prendre racine, y végéter, et s'affirmer, prouver sa vertu, en vous faisant du bien.

Les hommes s'usent bien plus vite qu'on ne s'en rend compte, par leur travail physique incessant. L'endurance du plus hardi et robuste marin ne dure souvent que peu d'années : à 45 ans, c'est un vieillard. Le cultivateur qui peine l'année durant, de l'aube à la nuit, et qui pense que le travail est la plus grande des vertus est ordinairement, dès 50 ans, un paquet d'os nouveaux, déformés et rhumatisants. Dans les travaux manuels, durs travaux de force, la durée moyenne de la vie est bien inférieure à celle que donnent les occupations qui réclament moins d'effort physique, de

tension, de surmenage continu, par lesquels le corps s'épuise.

Dans le domaine de la nature, on rencontre constamment des périodes de repos alternant avec celles d'activité. Les arbres se reposent pendant l'hiver où la circulation de la sève est ralentie. Les animaux sauvages et les oiseaux, après la saison des amours et de la reproduction, ne font guère que manger et dormir; quelques-uns d'entre eux dorment durant tout l'hiver. Le sol lui-même doit se reposer pour donner les plus abondantes moissons; quand il « est forcé » par des engrais artificiels, le produit est inférieur en saveur et en qualité nutritive, les maladies apparaissent ainsi que les insectes destructeurs inconnus à la végétation des sols vierges. Quand l'homme admettra le fait qu'il ne peut pas se servir de son corps d'un bout de l'année à l'autre, et d'une année à l'autre, à partir de sa jeunesse à peine éclos jusqu'à sa quarante-cinq ou cinquantième année, sous une telle pression, une tension si absolue des nerfs et de la volonté, sans en souffrir grand dommage, et quand il aura reconnu du même coup qu'en se plaçant de lui-même plus souvent en état de repos et de réceptivité — comme l'arbre, l'oiseau, le quadrupède le font *quand ils sont libres* — il jouira d'une bien meilleure santé, de plus d'élasticité dans les muscles, et, dans son âme, de plus de vigueur et d'éclat. Il sentira aussi s'éveiller en lui des sens et des facultés inconnus, dont l'existence même est encore aujourd'hui mise en doute par la plupart des gens.

Quelques races orientales et indiennes possèdent,

dans une certaine mesure, ces sens et ces facultés, en raison de leur genre de vie plus calme, et parce que, vivant comme les arbres et les animaux, ils sont plus près de la nature et plus directement sous l'influence des saisons. Ils n'ont point notre force dominatrice agressive qui envahit et conquiert pour un temps — non, cette force, ils ne la possèdent pas ; mais il faut remarquer que la conquête ne dure pas ; la puissance — pensée qui œuvre le plus quand le corps est inactif, est en réalité la plus forte, et prévaut toujours à la fin. Elle est subtile, silencieuse, invisible... Elle travaille avec l'idéal le plus élevé ; elle affine et polit les rudes races guerrières, conquérantes, en greffant sur elles la civilisation des peuples conquis. C'est ainsi que la civilisation et les arts de l'Égypte vaincue passa aux Assyriens, et que, quelques siècles plus tard, l'Assyrie, conquise à son tour, les transmit à la Grèce, son vainqueur. Celle-ci tomba devant Rome, mais sa civilisation domina dans Rome, et quand la « ville éternelle » tomba physiquement sous l'effort des Goths et des Vandales — ces races alors presque sauvages du nord de l'Europe — son influence continua à agir dans le domaine spirituel et c'est elle qui a été le grand facteur du raffinement des Goths, des Vandales, des Huns d'autrefois pour en faire les modernes Germains, Français, Espagnols et Italiens.

Toute convulsion, agitation et conquête enracine ce pouvoir sur une étendue toujours plus vaste. — « Quel est donc ce Pouvoir ? » — me demandez-vous — « Comment l'obtenir, comment le déve-

lopper ? » — Je réponds : « C'est le pouvoir qui émane d'âmes unies dans un seul et même but, en parfait accord, et qui ne l'emploient pas tout entier en activité physique. — Si vous mettez toute votre force (ou pensée) dans le travail des membres de votre corps, en travail manuel, n'importe lequel, jour après jour, année après année, sans vous préoccuper des invitations intérieures, des instincts éveillés par les époques et les saisons, vous concentrez toute cette force sur un seul instrument — le corps — *et vous l'usez*. Vous l'empêchez d'opérer à une certaine distance de ce corps, et vous empêchez également l'influx et l'assimilation du pouvoir réparateur du Printemps.

Vous avez contracté la funeste habitude de tenir toujours votre corps en haleine. Vous vous privez de ce genre de sommeil qui donnerait le plus de force à votre corps pour ses heures de veille; car, si le corps ou l'âme sont harcelés et tarabustés tout le long du jour, le même mode de pensée prévaut à la nuit et continue l'œuvre dissolvante. Vous avez pris l'habitude de croire faussement que vous ne faites rien si vous ne faites pas *travailler* votre corps ou votre esprit, et, par suite, vous ne pouvez pas goûter cet état de repos pendant lequel votre force-pensée pourrait travailler à distance, hors de votre corps, et vous rapporter en son temps cent fois plus de résultats bénéfiques qu'on en pourrait réaliser par le simple exercice physique.

La vertu des plantes — dans la feuille, la racine ou le fruit — qui, prises comme remèdes, agissent sur

nos organes intérieurs, est la force même de cette plante dégagée par le processus de la digestion ; de même que la force du pain et de la viande se dégage de la nourriture. La digestion est la combustion lente des matières diverses absorbées par le corps ; comme le charbon qui se consume dans le fourneau ; et la force libérée par cette combustion est utilisée pour mettre le corps en action, comme l'ingénieur utilise la chaleur pour faire mouvoir la machine.

Plus le bourgeon est jeune, plus son enveloppe extérieure est tendre, et pourtant ce bourgeon, quand il est utilisé thérapeutiquement, contient le maximum de la force active, principe et vertu, de toute la plante. Le thé de premier choix, le plus fort provient des bourgeons les plus tendres des sommités de la plante, En Californie, le bourgeon du chêne empoisonné agit sur les gens malgré qu'ils ne font que se tenir à proximité ; telle est la force nocive qu'il répand dans l'air. Les tendres bourgeons printaniers contiennent « en puissance » toute la force qui en fera, plus tard, une feuille ou une branche solide. Dans notre propre organisme il y a, au printemps, les mêmes éléments de tendres bourgeons. Si votre corps paraît faible au printemps, c'est signe que les bourgeons nouveaux — pour continuer la comparaison — sont en formation au-dedans de vous. Ils sont pleins de vie, de force ; mais cette force n'a pas encore eu le temps d'agir sur votre organisme physique pour former l'os, le muscle, le nerf nouveaux appelés à paraître plus tard pourvu que ce « bourgeonnement » ou cristallisation nouvelle ne soit ni agitée ni troublée,

ou peut-être même détruite par une tension intempestive de l'âme ou du corps qui causerait à celui-ci le même dommage relatif qu'un ouragan passant sur un arbre couvert de jeunes bourgeons.

« C'est possible, dites-vous, mais comment puis-je vaquer à mes affaires et gagner mon pain, si je me couche, soi-disant pour que la nature se repose ? » Nous répondons : « Les lois qui règlent les affaires des hommes ne sont pas des Lois de Nature. » Si la nature dit : « Repose-toi, et que l'homme dise : « travaille » et que l'homme veuille et doive travailler, c'est toujours lui qui en pâtit. » Ce que la société appelle des pratiques ou habitudes vicieuses ne sont pas seulement celles qui engendrent la maladie, la souffrance et la mort ; il y a des milliers d'êtres humains qui périssent annuellement après une lente agonie, sur des lits très « respectables », et dans la meilleure société. La consommation, le cancer, la folie, l'hydropisie, le rhumatisme, les scrofules, la fièvre, font rage, et ont toujours sévi parmi les gens les plus *corrects*, au point de vue conventionnel. Pourquoi cela ? Si vous n'êtes pas en situation, quant à présent, de prendre le repos nécessaire dont vous sentez toute l'utilité, vous pouvez être sûr que votre désir persistant, votre prière, votre demande impérieuse, fera naître pour vous l'occasion de recevoir, de quelque façon que ce soit, les forces réparatrices de la nature et de pouvoir en profiter. Quand un besoin se fait sentir impérieusement, le désir qu'il provoque est par lui-même une prière, une force qui apporte du secours. Cette force vous libérera des contingences.

funestes qui vous entourent et de votre genre de vie défectueux.

Nous répétons souvent et à dessein cette assertion : il le faut. C'est le grand ressort de tout progrès, de toute évolution vers une vie plus heureuse et plus saine. Le Christ de Judée renferma cette grande Loi dans ces paroles : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert... » Il ne tentait pas, fort sagement, d'expliquer le mystère par lequel l'ardente pensée de l'homme, son désir, son aspiration, apporte toujours, avec le temps, la chose ou le résultat désirés : car ce mystère, comme tant d'autres, est inexplicable. Aussitôt qu'une *cause* est alléguée et donnée à un effet déterminé, aussi rapidement il se découvre au fond de cette cause un mystère nouveau plus profond encore. Nous disons : « Le vent, c'est l'air en mouvement », mais qui donc, ou quoi, met cet air en mouvement, et l'y maintient ? » Le flux et le reflux des marées furent expliqués jadis par la théorie de l'attraction lunaire. Mais, à part cela, quel pouvoir fait mouvoir le gigantesque système des courants qui traversent sans cesse les Océans et qui se révélèrent avec une force accrue durant les quarante dernières années ? Quel pouvoir fait que nos poumons respirent et aspirent nuit et jour, et que notre sang se répand dans chaque partie de notre corps ? Est-ce que tout cela ne fait pas partie de la Puissance de Dieu ou de l'Esprit infini de Force et de Bien, qui travaille au dedans de nous comme en tout ce qui vit et se développe. Seulement il nous est donné, à la fin, de par-

venir à la connaissance qui nous permettra de faire agir ce pouvoir intelligemment. Le corps de l'arbre, de la bête, de l'oiseau, dépérit et meurt faute d'avoir cette connaissance. Dans le moment présent, comme par le passé, la partie matérielle de l'homme, son corps physique, dépérit avec les années ; mais cela ne doit pas être toujours ainsi. « Le dernier grand ennemi qui sera vaincu, dit Paul, c'est la Mort ! » ce qui sous entend qu'à mesure que l'homme acquerra la « connaissance » des forces merveilleuses qui sont en lui et qu'il y aura foi, il découvrira de mieux en mieux comment il doit se placer dans la ligne d'opération de ces forces et, en faisant cela, il rendra immortelle la partie mortelle de son être, par le renouvellement ininterrompu d'éléments de plus en plus fins et subtils.

P. MULFORD.

Traduit par M. CHAUVEL DE CHAUVIGNY.

LA SCIENCE ASTRALE

COURS COMPLÉMENTAIRE D'ASTROLOGIE

INTRODUCTION.

(Suite) (1).

Le SOLEIL est le premier principe et le chef du zodiaque parce qu'il est, par excellence, la Puissance distributrice de la qualité essentielle de l'Esprit, la spontanéité; il nous la transmet sous toutes ses formes : mentale, psychique et physique.

En d'autres termes, il est le principe *vivifiant* de notre Monde, car la *Vie* est, pour la créature individuelle, la capacité de croître, de se perpétuer, de se renouveler sans limites en se retrem pant dans sa source divine d'autant plus aisément qu'elle exerce davantage et plus normalement son activité propre; *acquirit eundo vires*.

La Vie est ainsi le Principe qui rapproche constamment l'être individuel de son Créateur et de l'Être absolu.

Le Soleil, en la distribuant au Monde, ne perd cependant rien de son unité spirituelle. Son action s'exerce sans déplacement, sans division, par la simple irradiation de son centre spirituel.

(1) Voir page 110 ci-dessus.

Il ne déplace pas la créature qu'il anime; il ne la divise pas; il n'exerce sur elle aucune contrainte; il la sollicite par la palpitation de ses ondes amoureuses, toujours prêt à lui rendre à chaque vague qu'il émet les forces qu'elle aurait épuisées en lui répondant, ou à multiplier celles qui lui restent encore. Il la fait ainsi vibrer d'une activité toujours croissante et toujours plus spirituelle. Il la fait éclore et se développer selon sa nature propre; c'est par lui qu'elle *est*, dans toute la force de ce terme.

Il nous apparaît comme l'expression du *Verbe* divin qui se manifeste par l'activité de notre Monde: Il y est la source de tout mouvement rythmé, ordonné selon la pensée divine, de toute harmonie qui en reproduit l'Unité par la Multiplicité.

Dans l'individu même il est, intérieurement, la Conscience de sa propre unité et de son origine divine, le sentiment de son but divin, de son immortalité native; c'est ce que nous nommons notre *Esprit*, le réceptacle de nos *inspirations*; extérieurement, à travers les formes individuelles, il fait palpiter, transparaître, rayonner ce foyer spirituel; il produit ainsi ce que nous nommons la *Beauté*. Dans nos corps il est le principe de tout mouvement vital, le centre de toute activité organique, de tout *rythme*.

L'antiquité le nommait le *Lumineux Dieu* de *Lumière*, le Roi du jour, le gouverneur des saisons et des heures, le chef des Muses, inspirateur des hommes, prêtant au génie les ailes de Pégase, c'est-à-dire le sentiment des harmonies divines. On le disait: *Lumière vivifiante du Feu, Forme des corps*,

c'est-à-dire principe et centre de ces formes, leur *Monade* ou *Unité*; le Principe sans lequel la matière fût demeurée dans le chaos; la Puissance omniprésente qui porte les germes de l'état potentiel à l'état d'acte.

Sous les noms d'*Horus*, d'*Osiris*, de *Mithra*, d'*Adonis*, de *Bacchus*, du Dieu commun de l'Univers, il était toujours la manifestation, le séjour radieux en notre Monde du Verbe, Fils unique du Père invisible, seul capable de voir son Père au delà de l'Univers sensible et de nous en tracer l'image.

Dans le thème astrologique il sera donc pris comme le symbole de toute vie, universelle ou individuelle; du divin *Moi* de toute créature; du régulateur de toutes les forces cosmiques ou terrestres et par analogie, du souverain, directeur de toute puissance sociale, temporelle ou spirituelle; puis de la souveraineté elle-même, d'où, par extention, de la fortune particulièrement concentrée dans la monnaie, dans l'or. Il représentera encore l'inspiration artistique, la gloire, les honneurs, et dans l'individu le désir de les mériter par les qualités spirituelles de noblesse, de génie, de pensées universelles, vivifiantes.

Au physique il sera l'esprit de l'organisme, la force vitale, puis le cœur qui la distribue dans tout le corps. Il est enfin le symbole de toute lumière, et celui des organes de la vie. On le nomme le *Luminaire* principal.

*
* *

MARS est la Puissance réalisatrice de la Création :

pour le comprendre il faut se rendre compte de l'acte de création lui-même.

Il consiste à faire passer à l'état d'Être non pas le Néant, qui est l'impossibilité d'être, mais seulement le Non-Être, c'est-à-dire le possible qui n'est pas encore.

Le P. Leray, dans son *Essai de synthèse des forces physiques*, donne la notion la plus claire du premier acte de création : Le Non-Être est le Vide absolu, l'Espace, dénué de toute vertu active et de toute sensibilité, de toute initiative, mais qui peut seul fournir les formes individuelles : l'Être lui communique son activité, et ainsi l'éveille pour ainsi dire à l'existence en y produisant le *mouvement*, signe distinctif de la Puissance. L'agent de cet éveil est la Puissance cosmique que nous nommons *Mars*.

Pour la définir, il faut se rappeler les conditions imposées à son action créatrice par les restrictions auxquelles le Créateur lui-même s'est condamné :

Pour laisser au Non-Être le maximum d'activité compatible avec son infirmité originelle, l'Être doit réduire sa propre initiative à la puissance minima.

A cet effet, dit le P. Leray, le créateur limite le champ de son activité à un espace infiniment petit, emprunté à l'étendue infinie du Vide, et, dans cet espace infime, il ne conserve de sa toute-Puissance qu'une seule manifestation, son ubiquité réalisée par une vitesse infinie. C'est ce qui constitue l'*atome matériel*.

Cependant pour animer la portion de l'Espace qu'il destine à la création, il y multiplie les atomes

ainsi constitués, puis il communique au Non-Être, c'est-à-dire à cet Espace, la puissance de faire mouvoir à sa volonté ces atomes infiniment petits : Ce sera le premier acte d'initiative qui arrachera le Vide à son inertie.

Comme le Non-Être ne possède encore aucune pensée, aucune idée autre que celle de ce mouvement, il n'est réglé par aucune direction spéciale : les atomes primitifs se meuvent indistinctement en tous sens possibles ; c'est l'image la plus complète du chaos primitif.

Le Créateur ne répond à ce désordre absolu qu'en y imposant sa volonté par la loi fatale du *Choc* des atomes ; elle y met déjà quelques conditions qui préparent l'ordre futur régulateur du Chaos. Cette première communication d'Activité est, d'après le même auteur, suivie de deux autres analogues, mais un peu plus complexes, et le P. Leray, en appliquant à ces descriptions du chaos originel, prises, comme hypothèses, les calculs empruntés aux lois scientifiques de la mécanique retrouve toutes les lois physiques, chimiques, astronomiques que les observations séculaires de la science ont établies longuement et solidement.

Arrêtons-nous à cette première description ainsi confirmée par la méthode positive et nous allons trouver la définition de la puissance martiale dans ce chaos primitif, comme on peut reconnaître la science éducatrice du père de famille dans les premiers jeux par lesquels il exerce les facultés naissantes de son enfant.

amour. Le P. Leray constate dans son exposé, et par ses calculs, que, dans ce premier état, le monde physique est constitué en une masse uniforme animée seulement d'une sorte de mouvement vermiculaire, mais où ne se manifeste ni chaleur, ni lumière, ni électricité, ni attraction.

La vie plus complète y est cependant en germe sous une autre forme, celle du choc des atomes qui se rencontrent, indiquée déjà tout à l'heure. Leur volonté y est aussi étrangère que leur conscience ; *Mars* modifie sans cesse la direction que leur caprice avait choisie ; il amène des nouveaux chocs imprévus ; il multiplie dans la masse les expériences subies par chaque créature individuelle, il provoque chez elle de multiples réactions, une variété d'épreuves qui brisent, contrarient, amortissent ou surexcitent la mobilité qui vient de lui être donnée ; il tend ainsi à faire naître la sensation et la volonté.

Ces accidents causés exclusivement par la volonté du Créateur, par sa pensée que la loi exprime et impose inévitable, font de *Mars* l'agent de ce que nous appelons le *Destin*, la *Fatalité*. C'est le correctif des abus de la liberté encore ignorante ; il persistera plus tard pour réprimer ceux de la volonté révoltée.

Il est ici le complément et le régulateur de ce que nous nommons le *hasard*, car le hasard n'est que l'application des lois divines que nous avons provoquées à notre insu ; analogue au mal, il n'a pas d'existence propre ; il est le produit de notre ignorance et de notre présomption.

On sait assez, par l'exemple des temps primitifs de

Mars est comme le Soleil une Puissance d'énergie, mais au lieu de ménager, comme celui-ci le fait par la vibration, la créature qu'il amène à la vie, *Mars* est une énergie dominatrice, contraignante :

Il divise l'Espace en une quantité innombrable d'étendues infimes pour y introduire l'activité qui constituera l'âme des atomes.

Il partage d'autre part l'activité du Créateur lui-même en cette foule de monades qui vont animer les particules chaotiques.

Les atomes sont largement séparés les uns des autres afin d'avoir le champ libre pour le mouvement qui est leur vie même ; chacun alors vit pour soi sans chercher de rapport entre les autres. Le monde dans cet état originel est un amas confus de corpuscules mobiles, tout à fait analogue à la vapeur condensée, au nuage ; nous en voyons la forme cosmique dans la nébuleuse non résolue.

Mars, qui a présidé à sa formation est défini par la Bible comme le *firmament* du second jour qui « sépare les *Eaux d'avec les Eaux* », c'est-à-dire, selon les expresions de notre science moderne, qui condense les fluides spirituels en vapeur aqueuses (Genèse 1, v° 6).

A ce titre la puissance martiale est d'abord la Puissance de *division*, de *distinction*, de *multiplication* des individus : Par rapport aux créatures il devient le *principe de leur liberté*, de leur *indépendance individuelle*.

C'est la première forme d'une vie qui est encore sans lumière, sans conscience, sans sentiment, sans

la Grèce antique, quel rôle considérable y jouait le Destin, qu'elle puissance divine lui attribuaient ses *héros*, animés par l'esprit *Martial*.

Dans ce rôle de provocateur du Destin *Mars* fait plus encore que de séparer et de mouvoir les créatures individuelles, il les oppose les unes aux autres, il les fait entrer en lutte, en concurrence, sous l'effet de la *réaction* que provoque le choc, et nous trouvons ainsi en lui deux principes nouveaux.

Le premier est celui de la réaction égale à l'action et qui l'accompagnera toujours ; il constitue ce que nous appelons la *Force* ; en tous temps *Mars* a été considéré comme le Dieu qui y préside : en fait elle est la manifestation immédiate du destin, la première forme qu'il affecte contre l'exercice de la puissance individuelle.

Le second principe, inverse de celui-ci, est celui qui développera chez la créature les désirs de défendre sa liberté individuelle contre les attaques de ses semblables, et même contre les réponses du Destin, c'est-à-dire le sentiment de sa capacité réactive, le *Courage*.

C'est ce développement qui donne naissance à l'individualité du *Héros* ; celui-ci est en effet l'Homme qui, ayant pris conscience de la puissance divine cachée sous la Force, s'avance contre l'obstacle sous la seule impulsion de cet esprit, sans souci ni de sa propre ignorance, ni des réactions fatales qu'il provoquera par sa lutte : il est prêt à les braver, en souffrant lui-même autant qu'il le faudra pour manifester la noblesse de sa liberté ; il est prêt aussi à

ainsi constitués, puis il communique au Non-Être, c'est-à-dire à cet Espace, la puissance de faire mouvoir à sa volonté ces atomes infiniment petits : Ce sera le premier acte d'initiative qui arrachera le Vide à son inertie.

Comme le Non-Être ne possède encore aucune pensée, aucune idée autre que celle de ce mouvement, il n'est réglé par aucune direction spéciale : les atomes primitifs se meuvent indistinctement en tous sens possibles ; c'est l'image la plus complète du chaos primitif.

Le Créateur ne répond à ce désordre absolu qu'en y imposant sa volonté par la loi fatale du *Choc* des atomes ; elle y met déjà quelques conditions qui préparent l'ordre futur régulateur du Chaos. Cette première communication d'Activité est, d'après le même auteur, suivie de deux autres analogues, mais un peu plus complexes, et le P. Leray, en appliquant à ces descriptions du chaos originel, prises, comme hypothèses, les calculs empruntés aux lois scientifiques de la mécanique retrouve toutes les lois physiques, chimiques, astronomiques que les observations séculaires de la science ont établies longuement et solidement.

Arrêtons-nous à cette première description ainsi confirmée par la méthode positive et nous allons trouver la définition de la puissance martiale dans ce chaos primitif, comme on peut reconnaître la science éducatrice du père de famille dans les premiers jeux par lesquels il exerce les facultés naissantes de son enfant.

Mars est comme le Soleil une Puissance d'énergie, mais au lieu de ménager, comme celui-ci le fait par la vibration, la créature qu'il amène à la vie, *Mars* est une énergie dominatrice, contraignante :

Il divise l'Espace en une quantité innombrable d'étendues infimes pour y introduire l'activité qui constituera l'âme des atomes.

Il partage d'autre part l'activité du Créateur lui-même en cette foule de monades qui vont animer les particules chaotiques.

Les atomes sont largement séparés les uns des autres afin d'avoir le champ libre pour le mouvement qui est leur vie même ; chacun alors vit pour soi sans chercher de rapport entre les autres. Le monde dans cet état originel est un amas confus de corpuscules mobiles, tout à fait analogue à la vapeur condensée, au nuage ; nous en voyons la forme cosmique dans la nébuleuse non résolue.

Mars, qui a présidé à sa formation est défini par la Bible comme le *firmament* du second jour qui « sépare les *Eaux d'avec les Eaux* », c'est-à-dire, selon les expressions de notre science moderne, qui condense les fluides spirituels en vapeur aqueuses (Genèse 1, v° 6).

A ce titre la puissance martiale est d'abord la Puissance de *division*, de *distinction*, de *multiplication* des individus : Par rapport aux créatures il devient le *principe de leur liberté*, de leur *indépendance individuelle*.

C'est la première forme d'une vie qui est encore sans lumière, sans conscience, sans sentiment, sans

amour. Le P. Leray constate dans son exposé, et par ses calculs, que, dans ce premier état, le monde physique est constitué en une masse uniforme animée seulement d'une sorte de mouvement vermiculaire, mais où ne se manifeste ni chaleur, ni lumière, ni électricité, ni attraction.

La vie plus complète y est cependant en germe sous une autre forme, celle du choc des atomes qui se rencontrent, indiquée déjà tout à l'heure. Leur volonté y est aussi étrangère que leur conscience ; *Mars* modifie sans cesse la direction que leur caprice avait choisie ; il amène des nouveaux chocs imprévus ; il multiplie dans la masse les expériences subies par chaque créature individuelle, il provoque chez elle de multiples réactions, une variété d'épreuves qui brisent, contrarient, amortissent ou surexcitent la mobilité qui vient de lui être donnée ; il tend ainsi à faire naître la sensation et la volonté.

Ces accidents causés exclusivement par la volonté du Créateur, par sa pensée que la *loi* exprime et impose inévitable, font de *Mars* l'agent de ce que nous appelons le *Destin*, la *Fatalité*. C'est le correctif des abus de la liberté encore ignorante ; il persistera plus tard pour réprimer ceux de la volonté révoltée.

Il est ici le complément et le régulateur de ce que nous nommons le *hasard*, car le hasard n'est que l'application des lois divines que nous avons provoquées à notre insu ; analogue au mal, il n'a pas d'existence propre ; il est le produit de notre ignorance et de notre présomption.

On sait assez, par l'exemple des temps primitifs de

la Grèce antique, quel rôle considérable y jouait le Destin, qu'elle puissance divine lui attribuaient ses *héros*, animés par l'esprit *Martial*.

Dans ce rôle de provocateur du Destin *Mars* fait plus encore que de séparer et de mouvoir les créatures individuelles, il les oppose les unes aux autres, il les fait entrer en lutte, en concurrence, sous l'effet de la *réaction* que provoque le choc, et nous trouvons ainsi en lui deux principes nouveaux.

Le premier est celui de la réaction égale à l'action et qui l'accompagnera toujours ; il constitue ce que nous appelons la *Force* ; en tous temps *Mars* a été considéré comme le Dieu qui y préside : en fait elle est la manifestation immédiate du destin, la première forme qu'il affecte contre l'exercice de la puissance individuelle.

Le second principe, inverse de celui-ci, est celui qui développera chez la créature les désirs de défendre sa liberté individuelle contre les attaques de ses semblables, et même contre les réponses du Destin, c'est-à-dire le sentiment de sa capacité réactive, le *Courage*.

C'est ce développement qui donne naissance à l'individualité du *Héros* ; celui-ci est en effet l'Homme qui, ayant pris conscience de la puissance divine cachée sous la Force, s'avance contre l'obstacle sous la seule impulsion de cet esprit, sans souci ni de sa propre ignorance, ni des réactions fatales qu'il provoquera par sa lutte : il est prêt à les braver, en en souffrant lui-même autant qu'il le faudra pour manifester la noblesse de sa liberté ; il est prêt aussi à

succomber si son adversaire est plus puissant, parce que c'est alors par le destin qu'il périt, non par la défaillance de sa foi.

Arrivé à ce niveau de perfectionnement de la créature qu'anime l'esprit de *Mars*, nous trouvons encore en celui-ci une Puissance suprême et d'ordre tout à fait spirituel, c'est le *Principe du sacrifice*. Il apparaît dans la créature dès que ses facultés, éclairées par l'intelligence, ou simplement animées par la Foi, ont perçu suffisamment la grandeur, la suprématie et la Providence du Créateur.

En effet la révision des différents rôles que nous venons de constater dans l'activité de *Mars* fait assez voir qu'elle comporte toujours quelque sacrifice de la part de ceux qui y sont soumis ; sa Puissance contraint par le Destin ceux que l'Amour ou l'Intelligence n'ont pas encore persuadés :

Le Créateur lui-même commence son œuvre par le sacrifice en se livrant à *Mars* pour s'opposer comme Être à l'inertie du Non-Être et s'y livrer en réduisant sa Puissance au minimum, comme on l'a vu tout à l'heure.

C'est ensuite au Non-Être que *Mars* demande le sacrifice de son infinie étendue pour l'occuper, la diviser, la subdiviser et l'animer de son mouvement.

En troisième lieu, par le Destin il demande à la créature le sacrifice au moins partiel de la liberté qui lui était donnée avec la vie et qu'elle croyait illimitée. Aussi dès que les réactions fatales lui font sentir la domination correctrice du Créateur, les hommes ont eu la pensée de prévenir la souffrance en offrant à

Si l'Homme est exposé à la Mort comme l'animal, on sait que la cause en est dans la régression qui a constitué sa chute. Mais son intelligence et sa raison lui font comprendre cette misérable conséquence, et dès ce moment il accepte toutes les épreuves douloureuses de la Vie terrestre comme un sacrifice volontaire qui doit le libérer au jour de la Mort et lui rendre son immortalité : il devient mystique. *Mars* est pour lui *le transformateur divin*.

Il y a d'ailleurs une cause de Mort autre que l'illusion et l'ignorance de la créature ; cette cause, inverse de la précédente, et bien plus grave, prend naissance dans les régions célestes : Un ministre de la Volonté divine, missionné par Elle pour la seconder dans l'acte de création, peut se laisser égarer par un ambitieux orgueil et tenter de se substituer à son Créateur dont il se croit l'égal. On reconnaît ici la révolte des Titans, ou celle de Satan ; nous aurons l'occasion d'en reparler à propos de *Mars nocturne* : il suffit d'en indiquer les conséquences.

Abandonné à sa vanité, le révolté est plongé précisément par elle vers le pôle du Non-Être qu'il compte s'assujettir et sa puissance limitée, si grande qu'elle soit, s'épuise sans résultat dans la douleur d'un long anéantissement : Le Titan est écrasé sous le poids des masses granitiques du chaos ; Satan est plongé dans les régions extrêmes de l'Inertie *in infera* ; *Mars diurne* le transformateur, l'ange de la Mort salutaire, lui apparaît sous la figure terrible du sacrificeur, de l'*Archange Michael*.

Ainsi, en résumé *Mars diurne* doit être pris comme

succomber si son adversaire est plus puissant, parce que c'est alors par le destin qu'il périt, non par la défaillance de sa foi.

Arrivé à ce niveau de perfectionnement de la créature qu'anime l'esprit de *Mars*, nous trouvons encore en celui-ci une Puissance suprême et d'ordre tout à fait spirituel, c'est le *Principe du sacrifice*. Il apparaît dans la créature dès que ses facultés, éclairées par l'intelligence, ou simplement animées par la Foi, ont perçu suffisamment la grandeur, la suprématie et la Providence du Créateur.

En effet la révision des différents rôles que nous venons de constater dans l'activité de *Mars* fait assez voir qu'elle comporte toujours quelque sacrifice de la part de ceux qui y sont soumis ; sa Puissance contraint par le Destin ceux que l'Amour ou l'Intelligence n'ont pas encore persuadés :

Le Créateur lui-même commence son œuvre par le sacrifice en se livrant à *Mars* pour s'opposer comme Être à l'inertie du Non-Être et s'y livrer en réduisant sa Puissance au minimum, comme on l'a vu tout à l'heure.

C'est ensuite au Non-Être que *Mars* demande le sacrifice de son infinie étendue pour l'occuper, la diviser, la subdiviser et l'animer de son mouvement.

En troisième lieu, par le Destin il demande à la créature le sacrifice au moins partiel de la liberté qui lui était donnée avec la vie et qu'elle croyait illimitée. Aussi dès que les réactions fatales lui font sentir la domination correctrice du Créateur, les hommes ont eu la pensée de prévenir la souffrance en offrant à

Dieu, volontairement, le *sacrifice* d'une partie de leur bien, soit pour satisfaire d'avance les châtiments du destin, soit comme expiation de leurs erreurs, soit même comme simple déférence, comme preuve de vénération envers la Puissance divine.

Le sacrifice s'applique à tout ce que la créature a pu recevoir par l'influence active de Mars : les fruits de son activité propre ; les prémisses des biens dus à son travail ; ce travail lui-même employé pour une assistance providentielle à ses semblables, depuis l'aumône simple jusqu'au dévouement le plus complet pour son prochain, sa famille, sa patrie, sa foi.

Généralement le sacrifice est destructeur de la chose offerte et destructeur plus ou moins complet ; aussi l'instrument du sacrifice est-il souvent le Feu, élément générateur de *Mars*, et la *Mort* en est le but.

La *Mort*, mot terrible qui, à lui seul, évoque la Puissance redoutable de *Mars* ! La Mort est cependant une nécessité fatale de la vie individuelle, du moins pendant un long cycle de l'évolution des créatures.

L'Être Divin se livre progressivement, en ondes réglées par son infinie Sagesse, parce qu'il ne pourrait pas accepter une portion indéfinie de l'Inerte, du Non-Être, sans l'écraser de sa Puissance, sans l'annuler au lieu de le vivifier et de s'unir à lui dans la gloire de la création.

De son côté la Matière à peine arrachée à son inertie native n'est pas en état de mesurer la part qu'elle peut prendre en cette harmonie ; l'enthousiasme de son éveil l'éblouit et l'emporte aveuglément.

ment au delà des limites d'une puissance qu'elle ignore encore. Il faut que la créature individuelle soit réprimée, et cette nécessité durera jusqu'à ce que son éducation confiée à la Nature avec le frein du Destin l'ait élevée jusqu'à l'intelligence de la Pensée divine.

Jusque-là *Mars* réprimera les élans exagérés de ses aspirations en repoussant vers le Non-Être, pôle de son origine, tous les atomes égarés dans l'exaltation. C'est ainsi que, dans la distillation de nos laboratoires, nous voyons les particules grossières qui s'attachaient aux vapeurs subtiles retomber de tout le poids de leur masse au fond de l'alambic ; ou, encore, dans nos combinaisons chimiques, la Nature refuser tout ce que nous offrons à l'union d'affinité au delà des proportions fixées par la loi divine.

C'est cet arrachement du grossier accroché au subtil dans la sublimation de la vie spirituelle qui constitue la *Mort* de l'être mutilé : *Mars* en est l'agent et c'est pour le salut même de la victime qui accomplit ce sacrifice.

Il est imposé à toutes les créatures des trois règnes inférieurs parce que c'est seulement au stage de l'Homme qu'apparaît la capacité d'en comprendre le but, et la liberté de refuser avec lui l'union divine qui doit le faire immortel.

Plus on est loin de ce stage, plus la mort s'impose, et plus le désordre chaotique du résidu révèle la nécessité de cette mutilation. Nous en avons un exemple commun dans l'amas confus des premières roches géologiques engendrées dans le feu de *Mars*.

Si l'Homme est exposé à la Mort comme l'animal, on sait que la cause en est dans la régression qui a constitué sa chute. Mais son intelligence et sa raison lui font comprendre cette misérable conséquence, et dès ce moment il accepte toutes les épreuves douloureuses de la Vie terrestre comme un sacrifice volontaire qui doit le libérer au jour de la Mort et lui rendre son immortalité : il devient mystique. *Mars* est pour lui *le transformateur divin*.

Il y a d'ailleurs une cause de Mort autre que l'illusion et l'ignorance de la créature ; cette cause, inverse de la précédente, et bien plus grave, prend naissance dans les régions célestes : Un ministre de la Volonté divine, missionné par Elle pour la seconder dans l'acte de création, peut se laisser égarer par un ambitieux orgueil et tenter de se substituer à son Créateur dont il se croit l'égal. On reconnaît ici la révolte des Titans, ou celle de Satan ; nous aurons l'occasion d'en reparler à propos de Mars nocturne : il suffit d'en indiquer les conséquences.

Abandonné à sa vanité, le révolté est plongé précisément par elle vers le pôle du Non-Être qu'il compte s'assujettir et sa puissance limitée, si grande qu'elle soit, s'épuise sans résultat dans la douleur d'un long anéantissement : Le Titan est écrasé sous le poids des masses granitiques du chaos ; Satan est plongé dans les régions extrêmes de l'Inertie *in infera* ; *Mars diurne* le transformateur, l'ange de la Mort salutaire, lui apparaît sous la figure terrible du sacrificeur, de l'*Archange Michael*.

Ainsi, en résumé Mars diurne doit être pris comme

la *Puissance* chargée de toutes les *divisions*, les *distinctions*, les *multiplicités* inhérentes à l'acte de la Création;

Comme le principe de la Mise en mouvement, c'est-à-dire de la *Force*, et de la *Force* qui s'impose, de la *Force*, génératrice de *Résistance* ; de la *lutte contre les résistances* de l'inertie.

Dans la vie du Cosmos, il joue le rôle de *Destin*, de *Fatalité*, qui réprime les écarts de liberté de la créature ; le *hasard* est le résultat de cette *Puissance* quand elle dépasse notre intelligence.

Pour les individus, il est le *générateur* de toutes les *énergies* physiques ou psychiques, de la circulation sanguine et du Courage ; il fait les *Héros*, les caractères chevaleresques.

Il est enfin le principe du *Sacrifice*, le grand *Transformateur* qui, dans l'évolution vers la perfection, dégage tout le sublime des éléments encore grossiers, pour les replonger dans le creuset de la vie animale ; il est l'*Ange de la Mort*. Il peut se caractériser d'un mot : la VERTU (*Virtus*).

F. CH. BARLET.

(A suivre.)

LE NEZ

L'ÊTRE DÉVOILÉ PAR SA FORME

(Suite) (1).

CHAPITRE V

OU L'ON PARLE DU NEZ DANS SON ENSEMBLE
ET SES LIGNES PRINCIPALES.

Principes généraux.

Pour juger le nez dans son ensemble et ses lignes principales, il faut le considérer *de face* et *de profil* ; mais c'est surtout *de profil* qu'on le juge mieux !

En effet, les deux lignes mères qui constituent le profil humain, sont la ligne du front et la ligne du nez. Ce sont ces deux lignes qui contribuent à déterminer l'angle facial. L'homme est de tous les êtres terrestres celui qui a le crâne le plus grand et la face la plus petite. Les animaux s'éloignent d'autant plus de ces proportions qu'ils sont plus stupides ou plus féroces.

L'angle facial des animaux ne dépasse pas 41° ou 42°, et c'est le profil du chien qui atteint ce plus haut

(1) Voir n° 2, pp. 182 et suiv.

chiffre. L'orang-outang seul s'éloigne considérablement de cette limite et se rapproche de l'homme : son angle facial est de 65° ; celui du nègre de 70° ; celui du blanc de 80° ; d'après cela le nègre serait plus près du singe que du blanc !

Dans les races blanches, le front et le nez avancent et le bas du visage recule, comme si, dit M. le docteur Virey, l'homme blanc était destiné à penser plutôt qu'à manger ; dans la race nègre, au contraire, le museau s'allonge et le front s'efface, ainsi que chez l'animal, comme si l'individu était plutôt fait pour manger que pour réfléchir. Et c'est là un sujet digne de remarque : dans toutes les races humaines inférieures, le nez au lieu de se détacher de la figure semble se confondre avec elle, en s'écrasant et en s'épatant ; aussi, vu de profil, semble-t-il se lier avec la bouche, généralement très proéminente, et forme-t-il une silhouette identique à celle que donne le museau de la brute. Dans les races humaines supérieures, au contraire, ces lignes sont parfaitement tracées, et la transition du front au nez et celle du nez à la bouche sont insensibles et nettement indiquées. Plus l'Être s'élève, et plus ces caractères sont saillants !

L'étude du profil est donc indispensable, car Lavater l'a dit : le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus pures, et par conséquent la signification en est plus aisée à saisir.

Pour diriger ses appréciations dans ce premier coup d'œil d'ensemble, l'observateur doit bien se pénétrer des principes généraux suivants :

Il existe le même rapport entre les *droites* et les *courbes*, qu'entre la *force* et la *faiblesse*, la *roideur* et la *flexibilité*, le *sens* et l'*esprit*.

Ainsi le nez composé de lignes droites représente la force, le bon sens, mais aussi la roideur et la ténacité.

Au contraire, le nez où les courbes dominent et où les angles s'effacent, est l'image de la flexibilité de l'esprit, de la douceur, mais aussi le gage d'un certain degré de faiblesse.

Les lignes courbes *concaves* sont plus défectueuses que les lignes courbes *convexes* : aussi les nez qui s'effacent au lieu de faire saillie sont-ils toujours inférieurs !

Les formes droites et pleines constituent le *Grand*, le *Sublime* ; les contours coulants et légers déterminent le *Délicat*, le *Gracieux*. Les formes obtuses, lourdes et seulement ébauchées, sont l'indice du *Rudimentaire* et du *Grossier*.

Plus une ligne se rapproche du cercle et surtout de l'ovale, plus elle indique une tendance au calme, à l'équilibre et à l'harmonie : il y a du moelleux et de la grâce dans le caractère ; au contraire, plus une ligne est droite, oblique ou saccadée, plus elle est l'indice d'une tendance à la dureté, au choc et à l'instabilité.

Lorsque les lignes sont brisées et qu'elles se coupent brutalement au lieu de se lier par des inflexions douces, c'est l'image d'un caractère heurté, violent, colère.

Les lignes courbes, peu tendues, affaissées, indiquent la température *flegmatique*.

Les lignes creuses, contractées, représentent le *mélancolique*.

Les lignes droites et pleines, le *sanguin* ; les lignes convexes et aiguës, le *bilieux*.

Ces principes généraux étant posés, examinons le nez dans ses aspects principaux, au point de vue des dimensions.

*Le nez au point de vue de ses dimensions,
nez longs — nez courts.*

Le nez peut être long, moyen ou court.

Les nez *longs* sont comme les grands pouces, portés à la domination ; ils sont ambitieux, persévérants, et souvent même tenaces et entêtés ! Ils ont en partage la patience et la résignation ; ils aiment le perfectionnement et ont presque toujours une certaine dose d'énergie ; ils sont plus souvent sérieux que gais, ils peuvent être comiques, plaisants, mais leurs plaisanteries sont rarement bruyantes. Les nez longs sont peu communicatifs, ils se tiennent ordinairement sur la réserve ; aussi dit-on vulgairement de quelqu'un qui cherche à cacher sa pensée et paraître autre qu'il n'est vraiment : « *Il fait son nez !* »

Les nez *courts* sont absolument comme les pouces courts, bons, aimables, mais capricieux et fantasques ; c'est l'image d'une nature expansive, toujours prête à se livrer, pleine d'abandon et de naïveté ; le caractère est rieur, bruyant, folâtre, plein de folies et d'inconséquences ; ne dit-on pas : « *Manquer de nez !* »

Le nez court est souvent la marque de la bonté et de la bonhomie, mais c'est aussi celle de l'inconstance et du manque de résistance contre tous les instincts et les passions !

Employez toujours les grands nez de préférence aux nez courts pour les ouvrages de longue haleine : il y a des grands nez qui ont la patience du castor, ils ont de l'ordre et du flair ; on dit : « *Avoir du nez !* » Les courts, au contraire, esclaves de toutes leurs impressions, n'agissent que par inspiration ; ils peuvent être utiles dans les opérations courtes et rapides, où l'intuition et le sentiment sont nécessaires !

Les nez *moyens* seuls représentent la force et l'équilibre !

Il est aussi préjudiciable d'avoir le nez trop long que de l'avoir trop court : le dicton populaire l'affirme en employant indifféremment les expressions : « *avoir le nez long* » ou « *être camus*, » pour indiquer une déconvenue !!!...

Mais comment peut-on se rendre compte qu'un nez est trop long ou trop court ? Il faut, pour fixer son jugement, se reporter à la règle suivante :

Pour qu'il y ait harmonie dans un visage, il faut que la distance prise du haut du front aux sourcils, et celle prise du bas du nez à l'extrémité de l'os du menton soient égales entre elles, et égales en même temps à celle prise des sourcils en bas du nez.

L'équilibre dépend de l'égalité parfaite de ces trois sections mesurées avec une règle flexible qu'on peut appliquer sur la ligne du profil. La stupidité ou la folie naissent toujours de la disproportion de ces rapports.

Les nez courts ou longs sont ceux qui dépassent en moins ou en plus cette disposition symétrique des trois sections.

Rapprochements entre le nez et le pouce.

Nous avons avancé dans les premiers chapitres de cet ouvrage qu'il existait des relations intimes entre le nez et le pouce; elles sont en effet saisissantes, ainsi :

La susceptibilité, la violence de caractère, l'hypocrisie, la méchanceté et la rancune, tout ce qu'il y a de plus mauvais enfin, en fait de nature, est également représenté par un pouce déjeté, contourné en forme de bille, et un nez irrégulier, contrefait et gros du bout.

L'avare se distingue aussi bien à son pouce maigre et de travers, qu'à son nez mince, crochu et incliné de côté.

L'effacement du nez et l'atrophie du pouce ont la même conséquence, c'est-à-dire la tendance à l'idiotisme !

Les gens timides baissent le nez et cachent les pouces !

Les gens de lutte lèvent le nez et tiennent les pouces ouverts !

Le fat, l'orgueilleux, porte le nez au vent et met ses pouces en évidence.

Ne dit-on pas : « *Se laisser mener par le nez*, » pour indiquer qu'on a abdiqué sa volonté et qu'on se laisse conduire !

Ne maîtrise-t-on pas les buffles, les taureaux et les chevaux en leur serrant les naseaux ? C'est d'après ce

même ordre d'idée qu'on met les *poucettes* aux prisonniers, et qu'un magnétiseur s'empare des pouces de son sujet pour détruire sa force de résistance et annihiler sa volonté; car le nez et le pouce sont les représentants de la volonté raisonnée, de la logique et de la décision.

Le nez au point de vue de l'inflexion de sa ligne principale : nez camards. — Nez droits. — Nez busqués.

Après avoir examiné le nez dans son ensemble au point de vue de ses dimensions, il faut le considérer sous le rapport de l'inflexion de la ligne principale qui le détermine.

Ici la variété des nuances est infinie, et il serait impossible de les déterminer toutes. Il faut se contenter de poser des jalons.

On peut dire, par exemple, que la ligne droite doit être le point de départ de toute appréciation; c'est le moyen terme ou l'équilibre: toute ligne qui s'écarte de la droite, soit en dessus soit en dessous, est d'autant plus défectueuse qu'elle s'en éloigne davantage.

Ainsi :

Le nez, dont la ligne principale et déterminante est *droite*, est dans l'équilibre. C'est l'image de la sagesse, du bon sens, de l'esprit droit, honnête et consciencieux; c'est le courage mâle et ferme qui endure patiemment les épreuves de la vie; c'est le calme et l'intelligence.

Le nez, dont la ligne principale s'éloigne de la

ligne droite et se creuse de façon à former une *conca-
vité*, ce qu'on appelle le nez *camard*, représente la
faiblesse et le nihilisme; plus la forme concave s'accen-
tue, plus on peut être certain que la constance, la
fermeté, l'esprit de justice, le jugement, l'intelligence
s'effacent et s'éteignent, jusqu'au terme extrême qui
est l'abâtardissement et l'idiotisme !

Le nez, dont la ligne principale s'éloigne de la
ligne droite et se courbe en dessus de manière à for-
mer une *convexité*, ce qu'on appelle le nez *busqué*,
est signe de surexcitation : l'imagination remplace le
bon sens ; et plus la forme convexe s'accroît, plus
le fanatisme et l'exaltation augmentent jusqu'à la li-
mite extrême qui est la folie.

C'est sur ces deux limites opposées, loin de la
ligne droite qui trace le véritable nez humain, que
se retrouvent les caractères de l'*animalité* les plus
saillants ; en dessous, vers les *concavités* exagérées :
les grouins, les museaux et les mufles ; en dessus et
vers les *convexités* : les becs et les trompes.

*Le nez au point de vue de sa complexion et de sa na-
ture : nez durs et nez mous. — Nez rouges et
nez pâles.*

Considéré au point de vue de sa nature, le nez peut
être à chair molle et spongieuse. Dans ce cas c'est
l'indice d'un tempérament lymphatique, d'une cer-
taine lenteur d'esprit, d'un naturel ruminant et lourd.

Le nez à chair souple et délicate, dénote du juge-
ment, de l'esprit et une conception rapide et facile.

Le nez à chair rude et ferme est un indice de dureté et de raideur dont l'excès peut mener jusqu'à la cruauté et à l'ineptie.

Le nez sec et cartilagineux dénote la sécheresse de cœur, la méchanceté et l'avarice.

La couleur du nez a aussi une grande signification. Le nez est, on peut le dire, le thermomètre où viennent se graduer tous les écarts du tempérament et du caractère.

L'intempérance, la jalousie, la haine, le mensonge, l'envie, la luxure, toutes les passions enfin, y viennent enregistrer leurs fluctuations comme sur un compte courant ouvert.

Ce nez rubicond, empourpré, n'indique-t-il pas les penchants de son propriétaire ? C'est le buveur à la joyeuse trogne ! Voyez cet autre, il est rouge aussi, mais la teinte vermeille du jus de la treille a fait place à une nuance violacée tirant sur le bleu ; tous les vaisseaux capillaires sont gorgés d'un sang noir qui forment un réseau de varices sous la peau ; le nez se déforme, bourgeonne, est pustuleux ! là est l'empreinte du vice dans toute sa hideur : ce n'est plus le bon vivant, le joyeux buveur, c'est l'ivrogne de bas étage sans honneur et sans dignité.

L'homme vif, emporté, sanguin, a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale ; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure et le bout du nez.

Le nez pâle, plus pâle que le reste du visage, dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse de cœur, une grande pauvreté de sentiments ; ces défauts sont plus

accentués si les ailes du nez sont marquées d'une auréole violacée ou verdâtre.

Comme il en est des *mains pâles*, il en est des *nez pâles* ! Prenez de préférence pour compagnons les nez colorés : s'ils sont vifs, emportés, bruyants, ils sont du moins francs, généreux et bons vivants !

Quant à choisir cependant, il vaut mieux encore ne fréquenter que les nez dont la teinte ne tranche pas sur la couleur de la face ; ce n'est pas une sûreté, peut-être, mais c'est au moins une garantie !...

Disons enfin en terminant, que le nez, le bout surtout, change fréquemment de nuance, et quelquefois presque subitement. Cet effet est le résultat soit du mouvement des passions, soit des variations de l'état de santé : la colère, la peur, l'envie font souvent pâlir instantanément le bout du nez. Le désir, l'appétit sensuel le font rougir de même. Il existe d'étonnantes relations pour l'observateur entre le bout du nez et l'état pathologique des organes de la digestion ; et l'on peut souvent pronostiquer de l'état de l'estomac, des intestins et du foie rien qu'à l'aspect du bout du nez ; quand ces organes souffrent, le bout du nez est généralement d'un gris terne et picoté de petits points noirs.

Nous ne saurions trop le répéter, malgré les incrédules, le nez est pour l'observateur un véritable thermomètre où viennent s'inscrire périodiquement, lentement ou instantanément, selon le cas, les plus insignifiantes fluctuations du tempérament, du caractère et de la santé !...

(A suivre.)

A. BUÉ.

VIE DE PLOTIN

*Écrite en grec par PORPHYRE, traduite en latin
par MARSILE FICIN.*

Suite (1).

*Plotin vainquit les maléfices des magiciens, il vit
son dæmon divin ; sur de faibles indices il devint
admirablement.*

Au nombre de ceux qui prétendaient s'arroger l'étude de la philosophie se trouvait l'alexandrin Olympius, qui avait été, mais peu de temps, disciple d'Ammonius et qui voulait être roi dans le domaine de la philosophie : il traitait Plotin avec arrogance et s'efforçait de le déprécier auprès du public : il poussa même la haine jusqu'à employer tous les moyens maléfiques pour envoûter Plotin ; mais il s'aperçut que ses maléfices se retournaient contre lui-même, et il dit à ses familiers que l'âme de Plotin était tellement puissante qu'elle retournait immédiatement contre ses agresseurs les maléfices lancés sur lui. Et dès la première fois qu'Olympius dirigea ses maléfices, Plotin s'en aperçut et il dit à ses habitués : « En ce moment le corps d'Olympius est écrasé comme un sac, et tous les membres sont écrasés les

(1) Voir le n° 2, pp. 185 et suiv.

uns sur les autres. » Aussi, lorsqu'Olympius eut expérimenté plusieurs fois que ses maléfices retombaient sur lui, retournés contre lui par Plotin, il finit par cesser l'attaque.

Et Plotin réellement, par sa nature même, avait dès le commencement quelque chose de supérieur. Car un prêtre égyptien étant venu à Rome et ayant été présenté à Plotin par un ami, s'avisa, pour faire montre de sa sagesse, d'inviter Plotin à venir le voir, promettant de faire apparaître et de lui montrer son daïmon familier. Plotin accepta sans difficulté ; mais l'invocation eut lieu dans le temple d'Isis, le prêtre affirmant que c'était le seul lieu qu'à Rome il eût trouvé pur ; et le daïmon ayant été invité à se montrer dans sa forme réelle, au lieu d'un daïmon ce fut un dieu qui apparut, très différent de la forme des daïmons, de sorte que l'égyptien s'écria aussitôt : « Tu es bienheureux, ô Plotin, qui as un dieu pour daïmon, non pas un guide familier de l'espèce inférieure ! » Et ce prêtre racontait qu'il ne put lui poser aucune question ni jouir plus longtemps de sa présence, et qu'un habitué du temple qui était là, tenant dans sa main des oiseaux confiés à sa garde, les étouffa sans être entraîné cependant ni par la jalousie ni par la frayeur. Aussi comme Plotin avait pour génie familier un des daïmons de l'ordre des dieux, avait-il raison de tenir toujours dirigé en haut vers ce guide supérieur l'œil divin de son intelligence ; pour ce motif, il écrivit plus tard un livre sur le daïmon familier de chaque homme, et tenta d'expliquer la différence qui existe entre ces divers daïmons. Aussi

minant son visage de sa lumière intérieure. Il était d'aspect grasseux, mais quand il parlait, il était vraiment beau : une sueur légère coulait doucement de son visage comme une rosée ; tantôt une douce sympathie brillait dans ses traits ; tantôt c'était une attention bienveillante aux questions qu'on lui posait, puis une puissance merveilleuse pour les résoudre. Ainsi quand moi Porphyre je l'interrogeai trois jours de suite sur la condition la meilleure pour l'union de l'âme avec le corps, il continua pendant tout ce temps la démonstration. Et un certain Thomassius étant entré dans l'école avec l'intention de traiter des sujets plus communs, commença par dire qu'il désirait entendre les idées de Plotin par l'explication de certains livres ; Porphyre lui ayant posé des questions et répondu aux siennes, il déclara qu'il n'admettait pas ce genre de discussion : « Mais, reprit Plotin, si nous ne procédons pas ainsi en faisant poser les questions et en les résolvant, nous n'en finirons jamais de commenter quelque livre que ce soit.

Il écrit avec une perspicacité extrême et une intelligence multiple : brièvement mais avec plus de sens que de mots. Beaucoup de choses coulent d'inspirations ; souvent il est tourmenté par le sujet qu'il traite, parce qu'il ne parle pas simplement par métier, mais par entraînement de son esprit à l'étude qui l'occupe. Ses livres contiennent sans en spécifier l'origine des enseignements soit de Stoïciens soit de Péripatéticiens ; mais surtout on y rencontre fréquemment les doctrines d'Aristote sur la Physique. Rien ne lui était

uns sur les autres. » Aussi, lorsqu'Olympius eut expérimenté plusieurs fois que ses maléfices retombaient sur lui, retournés contre lui par Plotin, il finit par cesser l'attaque.

Et Plotin réellement, par sa nature même, avait dès le commencement quelque chose de supérieur. Car un prêtre égyptien étant venu à Rome et ayant été présenté à Plotin par un ami, s'avisa, pour faire montre de sa sagesse, d'inviter Plotin à venir le voir, promettant de faire apparaître et de lui montrer son daïmon familier. Plotin accepta sans difficulté; mais l'invocation eut lieu dans le temple d'Isis, le prêtre affirmant que c'était le seul lieu qu'à Rome il eût trouvé pur; et le daïmon ayant été invité à se montrer dans sa forme réelle, au lieu d'un daïmon ce fut un dieu qui apparut, très différent de la forme des daïmons, de sorte que l'égyptien s'écria aussitôt: « Tu es bienheureux, ô Plotin, qui as un dieu pour daïmon, non pas un guide familier de l'espèce inférieure! » Et ce prêtre racontait qu'il ne put lui poser aucune question ni jouir plus longtemps de sa présence, et qu'un habitué du temple qui était là, tenant dans sa main des oiseaux confiés à sa garde, les étouffa sans être entraîné cependant ni par la jalousie ni par la frayeur. Aussi comme Plotin avait pour génie familier un des daïmons de l'ordre des dieux, avait-il raison de tenir toujours dirigé en haut vers ce guide supérieur l'œil divin de son intelligence; pour ce motif, il écrivit plus tard un livre sur le daïmon familier de chaque homme, et tenta d'expliquer la différence qui existe entre ces divers daïmons. Aussi

comme Amélios, qui était strict observateur des rites sacrés et qui offrait les sacrifices prescrits pour les calendes, invitait Plotin à y venir avec lui : « C'est à eux de venir vers moi, répondit Plotin ; non pas à moi d'aller vers eux. » Dans quel sens disait-il de lui-même des choses si orgueilleuses, nous n'avons pas pu le comprendre et nous n'avons pas osé le lui demander.

Il était très sagace pour deviner la conduite des gens. Ainsi à une femme veuve nommée Chion, qui vivait chastement avec ses fils auprès de Plotin, un collier précieux ayant été volé, on amène en présence de Plotin tous les esclaves et tous les domestiques ; il les regarda attentivement les uns après les autres, puis, tirant à part l'un d'entre eux : « C'est celui-ci, dit-il, qui a dérobé le collier : frappé de verges le voleur nie longtemps, mais à la fin, il avoue et restitue le collier. De même il prédisait merveilleusement ce que seraient plus tard les jeunes gens qui l'entouraient. Ainsi de Polémon il prédit qu'il serait trop enclin à l'amour et qu'il ne parviendrait pas à l'âge mûr : ce qui se réalisa. Comme moi-même, à un certain moment, je songeai à me suicider, il le devina, et comme je me promenais dans ma maison, il survint tout à coup et me dit : « Ton idée, Porphyre, n'est point d'un esprit raisonnable, mais d'un cerveau troublé par la bile noire » ; et il m'ordonna de partir de Rome : je lui obéis donc, et je partis pour la Sicile, d'autant que j'y devais rencontrer un homme vertueux et distingué qui habitait aux environs de Lilybée : il en résulta que je fus guéri

de mon trouble d'esprit, mais que je fus privé de la compagnie de Plotin jusqu'à sa mort.

*
* *

Il forma le projet de fonder Platonopolis. Dissertateur subtil, élégant, gracieux, il était profond par la pensée mais négligent dans la forme : Son enseignement empruntait beaucoup aux idées de Platon et aux idées des Péripatéticiens.

L'empereur Gallien et Salonine, son épouse, estimaient et honoraient grandement Plotin. Encouragé par leur bienveillance, il les pria de reconstruire une ville qui avait été détruite dans la Campanie et qui serait apte à la vie philosophique, de donner à cette cité la région environnante, de permettre aux habitants d'y être gouvernés par les lois de Platon et de donner à leur ville le nom de Platonopolis ; lui-même promettait d'aller s'y établir avec tous ses amis. Le philosophe aurait facilement obtenu ce qu'il demandait, si certains familiers de l'empereur ne s'y étaient ardemment opposés, par jalousie, par mépris, ou par quelque autre motif aussi injuste.

Dans ses dissertations, il avait la parole entraînante, les idées abondantes, les à-propos très prompts : Il avait seulement quelques défauts de diction : par exemple, il prononçait ; *menimisse* au lieu de *meminisse* ; et plusieurs autres déformations du même genre, qu'il commettait même en écrivant. Mais quand il parlait, son esprit rayonnait au dehors illu-

minant son visage de sa lumière intérieure. Il était d'aspect grasseux, mais quand il parlait, il était vraiment beau : une sueur légère coulait doucement de son visage comme une rosée ; tantôt une douce sympathie brillait dans ses traits ; tantôt c'était une attention bienveillante aux questions qu'on lui posait, puis une puissance merveilleuse pour les résoudre. Ainsi quand moi Porphyre je l'interrogeai trois jours de suite sur la condition la meilleure pour l'union de l'âme avec le corps, il continua pendant tout ce temps la démonstration. Et un certain Thomassius étant entré dans l'école avec l'intention de traiter des sujets plus communs, commença par dire qu'il désirait entendre les idées de Plotin par l'explication de certains livres ; Porphyre lui ayant posé des questions et répondu aux siennes, il déclara qu'il n'admettait pas ce genre de discussion : « Mais, reprit Plotin, si nous ne procédons pas ainsi en faisant poser les questions et en les résolvant, nous n'en finirons jamais de commenter quelque livre que ce soit.

Il écrit avec une perspicacité extrême et une intelligence multiple : brièvement mais avec plus de sens que de mots. Beaucoup de choses coulent d'inspirations ; souvent il est tourmenté par le sujet qu'il traite, parce qu'il ne parle pas simplement par métier, mais par entraînement de son esprit à l'étude qui l'occupe. Ses livres contiennent sans en spécifier l'origine des enseignements soit de Stoïciens soit de Péripatéticiens ; mais surtout on y rencontre fréquemment les doctrines d'Aristote sur la Physique. Rien ne lui était

étranger, ni la géométrie, ni l'arithmétique, ni la mécanique, ni la perspective, ni la musique : bien qu'il n'ait jamais songé à pratiquer ces diverses connaissances. On lisait dans ses leçons les commentaires des philosophes platoniciens Sévère, Cronius, Numénius, Gaïus, Attieus ; de même ceux des péripatéticiens Aspacius, Alexandre, Adraste, et tous ceux qui d'occasion se rencontraient : cependant rien d'aucun auteur n'était lu de façon suivie, car il était bien lui-même, et différent d'eux tous dans sa manière de voir : mais ses explications étaient conformes aux idées d'Ammonius. Il se levait pénétré de la lecture qu'on venait de faire, et avec une vision profonde portait la lumière sur les points les plus importants. Comme on avait lu le livre *Des Principes* par Longin et Phylarchée ; « Longin, nous dit-il, est un littérateur, mais pas un philosophe. » Origène étant venu un jour pendant la leçon, aussitôt Plotin, rougissant, voulut s'arrêter, et comme Origène le priait de continuer son discours : « Il n'y a plus lieu de parler, répondit-il, lorsque celui qui parle s'aperçoit qu'il parle à ceux qui savent ce qu'il avait à dire », et quoiqu'il eût peu disserté, il s'en alla.

*
* *

*Il célébrait l'anniversaire de la naissance de Platon ;
il était le plus chaste des hommes.*

Comme pour l'anniversaire de Platon, j'avais résumé le poème sur le mariage sacré, un des assistants

*
* *

*Il écrivit contre certains chrétiens hérétiques
et recommanda à ses disciples d'écrire contre eux.*

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens, les uns hérétiques, issus de la philosophie ancienne, et d'autres aussi : les hérétiques sectateurs d'Adelphin et d'Acylinus, propageaient plusieurs livres d'Alexandre le Lybien, de Philcome, de Démocrate le Lybien ; ils montraient en public certaines révélations de Zoroastre, de Zostrien, de Nichotée, d'Allogène, de Mésus, et autres semblables, par lesquelles ils trompèrent plusieurs de leurs auditeurs comme ils avaient été trompés eux-mêmes : affirmant que Platon n'avait nullement pénétré les profondeurs de l'essence intelligible. C'est pourquoi Plotin plusieurs fois dans ses leçons dirigea contre eux de nombreuses réfutations et écrivit contre eux un livre que nous avons intitulé : *Contre les Gnostiques*, puis nous donna mission de discuter et de juger le reste : c'est pourquoi Amélios écrivit quarante livres contre le livre de Zostrien ; et moi Porphyre, j'ai démontré par plusieurs arguments que le livre attribué par eux à Zoroastre était apocryphe et récemment composé par eux pour appuyer leur hérésie en faisant croire que leurs inventions étaient de l'antique Zoroastre.

déclara que Porphyre déraisonnait, parce que j'avais expliqué beaucoup de passages dans un sens mystique et par une inspiration divine ; Plotin alors devant tout l'auditoire me dit : « Tu as bien démontré le poète, le philosophe, le prêtre. » Dans la même réunion, l'orateur Diophanes lut une apologie d'Alcibiade tel qu'il apparaît dans le banquet de Platon, affirmant qu'il était louable, pour apprendre la vertu de se livrer à un amant qui vous la ferait connaître, même par l'union vénérienne. Plusieurs fois, pendant cette lecture, Plotin se leva et fit le mouvement de sortir, il se contint cependant : mais aussitôt la réunion terminée, il me donna mission instante de réfuter l'orateur. Diophanès n'ayant pas voulu me confier son manuscrit, je fis effort de mémoire pour me rappeler ses arguments et j'écrivis la répartie, que je lus devant les mêmes auditeurs ; et je fis tellement plaisir à Plotin que plusieurs fois pendant ma lecture il s'écria devant toute l'assemblée : « Frappe ainsi, tu seras alors une lumière pour les hommes ! » De même Eubulus, sectateur de Platon, ayant composé à Athènes et ayant envoyé à Rome des écrits sur diverses questions platoniciennes, Plotin me les fit remettre et me chargea de les lire puis de lui en rendre compte. Il étudia les lois de l'astronomie, mais non pas absolument au point de vue mathématique. Il s'appliqua davantage aux divinations des astrologues ; mais ayant constaté que leurs prédictions ne méritaient pas créance, il n'hésita pas à réfuter leurs affirmations, dans ses écrits et à plusieurs reprises.

*
**

Peu nombreux sont ceux qui ont compris les idées de Plotin. Témoignage d'Amélios et de Porphyre sur l'excellence de ses écrits.

La plupart des Grecs accusaient faussement Plotin de s'être approprié les idées de Numénios : Tryphon, qui était stoïcien et platonicien, ayant fait connaître cette calomnie à Amélios, celui-ci écrivit un livre que nous intitulâmes : *Différences de la doctrine de Plotin avec l'enseignement de Numénios*. Amélios me dédia ce livre, et dans sa dédicace il me nomme Basileus, ce qui signifie Roi. C'était réellement mon nom, car dans la langue de mon pays, je me nommais Malchus, du nom que portait aussi mon père, et Malchus traduit en grec signifie roi. C'est pourquoi Longin, lorsqu'il dédia son livre sur l'effort à Cléodamos et à moi Porphyre, commença ainsi : « O Cléodamos et Malchus. De même Amélios interprétant ce nom comme Numénios appelle Maxime Mégalos, appela Malchus roi, et écrivit ainsi :

« Amélios à Basileus, c'est-à-dire au roi, salut !

« Sois bien assuré que je n'aurais jamais élevé la voix à propos des hommes remarquables qui, d'après ce que tu me racontes comme un bruit public, attribuent les doctrines de notre ami à Numénios d'Apamée, car il est constaté que ces bruits ont leur source chez ces gens-là, qui les ont répandus avec la discrétion dont ils se font honneur. Tout en répondant

étranger, ni la géométrie, ni l'arithmétique, ni la mécanique, ni la perspective, ni la musique: bien qu'il n'ait jamais songé à pratiquer ces diverses connaissances. On lisait dans ses leçons les commentaires des philosophes platoniciens Sévère, Cronius, Numénus, Gaïus, Attieus; de même ceux des péripatéticiens Aspacius, Alexandre, Adraste, et tous ceux qui d'occasion se rencontraient: cependant rien d'aucun auteur n'était lu de façon suivie, car il était bien lui-même, et différent d'eux tous dans sa manière de voir: mais ses explications étaient conformes aux idées d'Ammonius. Il se levait pénétré de la lecture qu'on venait de faire, et avec une vision profonde portait la lumière sur les points les plus importants. Comme on avait lu le livre *Des Principes* par Longin et Phylarchée; « Longin, nous dit-il, est un littérateur, mais pas un philosophe. » Origène étant venu un jour pendant la leçon, aussitôt Plotin, rougissant, voulut s'arrêter, et comme Origène le priait de continuer son discours: « Il n'y a plus lieu de parler, répondit-il, lorsque celui qui parle s'aperçoit qu'il parle à ceux qui savent ce qu'il avait à dire », et quoiqu'il eût peu disserté, il s'en alla.

*
* *

*Il célébrait l'anniversaire de la naissance de Platon;
il était le plus chaste des hommes.*

Comme pour l'anniversaire de Platon, j'avais résumé le poème sur le mariage sacré, un des assistants

déclara que Porphyre déraisonnait, parce que j'avais expliqué beaucoup de passages dans un sens mystique et par une inspiration divine ; Plotin alors devant tout l'auditoire me dit : « Tu as bien démontré le poète, le philosophe, le prêtre. » Dans la même réunion, l'orateur Diophanes lut une apologie d'Alcibiade tel qu'il apparaît dans le banquet de Platon, affirmant qu'il était louable, pour apprendre la vertu de se livrer à un amant qui vous la ferait connaître, même par l'union vénérienne. Plusieurs fois, pendant cette lecture, Plotin se leva et fit le mouvement de sortir, il se contint cependant : mais aussitôt la réunion terminée, il me donna mission instante de réfuter l'orateur. Diophanès n'ayant pas voulu me confier son manuscrit, je fis effort de mémoire pour me rappeler ses arguments et j'écrivis la répartie, que je lus devant les mêmes auditeurs ; et je fis tellement plaisir à Plotin que plusieurs fois pendant ma lecture il s'écria devant toute l'assemblée : « Frappe ainsi, tu seras alors une lumière pour les hommes ! » De même Eubulus, sectateur de Platon, ayant composé à Athènes et ayant envoyé à Rome des écrits sur diverses questions platoniciennes, Plotin me les fit remettre et me chargea de les lire puis de lui en rendre compte. Il étudia les lois de l'astronomie, mais non pas absolument au point de vue mathématique. Il s'appliqua davantage aux divinations des astrologues ; mais ayant constaté que leurs prédictions ne méritaient pas créance, il n'hésita pas à réfuter leurs affirmations, dans ses écrits et à plusieurs reprises.

*
* *

*Il écrivit contre certains chrétiens hérétiques
et recommanda à ses disciples d'écrire contre eux.*

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens, les uns hérétiques, issus de la philosophie ancienne, et d'autres aussi : les hérétiques sectateurs d'Adelphin et d'Acylinus, propageaient plusieurs livres d'Alexandre le Lybien, de Philcome, de Démocrate le Lybien ; ils montraient en public certaines révélations de Zoroastre, de Zostrien, de Nichotée, d'Allogène, de Mésus, et autres semblables, par lesquelles ils trompèrent plusieurs de leurs auditeurs comme ils avaient été trompés eux-mêmes : affirmant que Platon n'avait nullement pénétré les profondeurs de l'essence intelligible. C'est pourquoi Plotin plusieurs fois dans ses leçons dirigea contre eux de nombreuses réfutations et écrivit contre eux un livre que nous avons intitulé : *Contre les Gnostiques*, puis nous donna mission de discuter et de juger le reste : c'est pourquoi Amélios écrivit quarante livres contre le livre de Zostrien ; et moi Porphyre, j'ai démontré par plusieurs arguments que le livre attribué par eux à Zoroastre était apocryphe et récemment composé par eux pour appuyer leur hérésie en faisant croire que leurs inventions étaient de l'antique Zoroastre.

*
* *

Peu nombreux sont ceux qui ont compris les idées de Plotin. Témoignage d'Amélios et de Porphyre sur l'excellence de ses écrits.

La plupart des Grecs accusaient faussement Plotin de s'être approprié les idées de Numénius : Tryphon, qui était stoïcien et platonicien, ayant fait connaître cette calomnie à Amélios, celui-ci écrivit un livre que nous intitulâmes : *Différences de la doctrine de Plotin avec l'enseignement de Numénius*. Amélios me dédia ce livre, et dans sa dédicace il me nomme Basileus, ce qui signifie Roi. C'était réellement mon nom, car dans la langue de mon pays, je me nommais Malchus, du nom que portait aussi mon père, et Malchus traduit en grec signifie roi. C'est pourquoi Longin, lorsqu'il dédia son livre sur l'effort à Cléodamos et à moi Porphyre, commença ainsi : « O Cléodamos et Malchus. De même Amélios interprétant ce nom comme Numénius appelle Maxime Mégalos, appela Malchus roi, et écrivit ainsi :

« Amélios à Basileus, c'est-à-dire au roi, salut !

« Sois bien assuré que je n'aurais jamais élevé la voix à propos des hommes remarquables qui, d'après ce que tu me racontes comme un bruit public, attribuent les doctrines de notre ami à Numénius d'Apmée, car il est constaté que ces bruits ont leur source chez ces gens-là, qui les ont répandus avec la discrétion dont ils se font honneur. Tout en répondant

à qui les en accuse que ce sont là de pures fables, une invention et une vilénie, ils ne cessent pas de l'attaquer lâchement par des paroles mensongères. Mais comme toi tu es d'avis qu'il faut profiter de cette occasion pour nous remettre mieux en mémoire ce que nous savons, et pour faire mieux connaître, à la gloire de notre ami, ce grand et admirable Plotin, des enseignements même déjà connus, j'ai cru devoir céder à ton avis, et je t'envoie, selon ma promesse, le livre que j'ai, tu le sais, composé en trois jours. Mais tu voudras bien nous pardonner si cet écrit n'est pas bien composé et ordonné en comparaison des compositions dont je parlais tout à l'heure; mais rédigé au hasard de la mémoire qui m'a fait écrire les idées à mesure qu'elles se présentaient. Et l'on doit être pour moi d'autant plus indulgent que la pensée n'est pas facile à saisir de cet homme que les attaques de plusieurs nous ont amené à juger, car sur les mêmes sujets tels auditeurs le font parler de façons différentes. Mais toi, tu corrigeras avec bienveillance, j'en suis sûr, ce que j'aurai pu noter ici qui ne serait pas conforme à la pensée réelle de notre Plotin. Ainsi donc je remplis un rôle, comme dans les tragédies ou comme un chargé d'affaires, et pour ce motif je suis plus que toi distant de la doctrine de notre chef, aussi suis-je tout prêt à écouter les observations et à me rétracter. C'est le seul désir de t'être agréable qui m'a fait assumer cette tâche. Porte-toi bien ! »

J'ai été amené à citer cette lettre, non seulement pour prouver que de son vivant même, plusieurs

avaient accusé Plotin de s'être paré des dépouilles de Numénius, mais aussi qu'ils le regardaient comme un simple farceur, et ceci parce qu'ils ne comprenaient pas ses discours. Plotin, au contraire, était l'ennemi du faste et de l'orgueil sophistiques ; il était absolument le même dans les conférences publiques que dans les entretiens familiers et jamais il ne se hâtait de montrer à l'interlocuteur les vices cachés de son argumentation. C'est ce que je pus expérimenter moi-même, la première fois que j'entendis Plotin. Je tentais de le provoquer par un écrit où je m'efforçais de démontrer contre lui que les objets de l'intelligence existent en dehors de l'intelligence. Il ordonna à Amélios de lire ce que j'avais écrit ; et, après la lecture il dit en souriant : « Ceserait à toi, Amélios, de résoudre ces doutes, dans lesquels celui-ci est tombé par une connaissance incomplète de notre doctrine. » Là dessus, Amélios écrivit une longue réponse à mes objections, je répliquai par un second écrit, auquel Amélios répondit de nouveau ; à la troisième épreuve enfin ayant deviné la pensée de Plotin, je changeai d'opinion et j'écrivis une rétractation que je lus en assemblée plénière ; et plus tard, ayant jugé les livres de Plotin parfaitement acceptables, j'insistai fortement auprès de lui pour qu'il exposât sa doctrine article par article et la développât plus longuement.

Mais il résulta de cette façon d'agir que Plotin donna à Amélios la passion d'écrire.

Traduit par

ALTA, docteur en Sorbonne.

PAGES CHOISIES

La cause générale de la surdité, tant originelle qu'accidentelle, réside dans l'air qui occupe tant la cavité temporale, appelée improprement caisse du tambour, que le vestibule du labyrinthe, et les autres canaux qui composent l'oreille intérieure. Cet air, trop dilaté dans la première cavité où se forme l'écho, y rend la réflexion sonore difficile, et constitue ce qu'on appelle la dureté d'oreille; trop dense ou comprimé irrégulièrement dans le labyrinthe, il y fait naître des tintements importuns et des bruits insupportables; raréfié à l'excès dans le haut du limaçon ou dans les canaux semi-circulaires, il y efface les sons aigus et les nuances délicates de la voix; enfin, tout à fait disparu ou manquant dans ces parties essentielles du système auditif, il y cause la surdité complète, car jamais aucune espèce de son ni de bruit ne saurait se propager dans le vide.

On sent, d'après cette théorie, qu'on pourrait peut-être parvenir à faire certains instruments acoustiques, dans l'intérieur desquels l'air plus ou moins comprimé faciliterait l'audition. Ces instruments seraient pour les oreilles ce que les télescopes sont pour la vue.

.....

La véritable surdité de naissance, celle qui entraîne avec elle le mutisme, est toujours la suite du vide

absolu des canaux auditifs, soit que ce vide provienne d'un défaut naturel, ou qu'il soit la suite d'un absorbement de l'air, opéré par une chaleur locale, ou par une humeur corrosive qui s'est raccornie après l'avoir corrompu.

(FABRE D'OLIVET, *Notions sur le sens de l'ouïe.*)

..... Chaque racine hébraïque a neuf significations graduellement variantes : trois fondamentales, trois moyennes et trois dominantes ; le contexte appelle toujours la signification dominante de manière à ne pouvoir tomber dans l'erreur ; en l'absence de la dominante, c'est la moyenne ou tierce ; en l'absence de celle-ci, c'est la fondamentale (1).

..... Toute l'intelligence de cette langue mystérieuse consiste dans la distinction des sons et des tons. Chaque lettre a trois sons propres dont un principal et deux autres secondaires ; ces trois sons servent à désigner trois qualités ou trois propriétés différentes, mais toujours du même objet, ou des propriétés analogues de différents objets ; chaque mot, ou ce qu'on appelle aujourd'hui chaque racine (il serait plus exact de dire chaque combinaison), est composé de trois lettres qui équivalent à neuf sons, à neuf significations variantées pour le même mot...

... A propos de la Chine, j'ai pu apercevoir qu'elle

(1) L'alphabet des Égyptiens se composait de 22 triples figures classiques et de 132 (6×22) multiples composantes Falconnier), soit 198.

avait le même alphabet hiéroglyphique que l'hébreu ; et voilà ce qui le prouve : L'ancien alphabet chinois est composé de 216 sons ou lettres hiéroglyphiques ; lorsque l'alphabet hiéroglyphique hébraïque était transposé sur notre alphabet actuel, il consistait en 216 sons ou caractères hiéroglyphiques, partagée sur 22 lettres dont chacune représentait 9 sons, en vertu de la combinaison carrée des 3 lettres qui rendent les neuf sons, dont le mot est composé, communs à chaque lettre ; il y en deux qui sont doubles : H et Sh, ce qui fait 18 sons de plus et par conséquent 216 sons en tout...

(O'DONNELLY, *Découverte prodigieuse nouvellement faite appliquée au premier livre de la Genèse.*)

L'envoûtement est un homicide d'autant plus lâche qu'il échappe au droit de défense de la victime et de la vengeance des lois.

Le principe établi pour l'acquit de notre conscience et l'avertissement des faibles, affirmons sans crainte que l'envoûtement est possible.

Le mot *envoûtement*, très énergique dans sa simplicité gauloise, exprime admirablement la chose même qu'il signifie : *envoultement*, action de prendre pour ainsi dire et d'envelopper quelqu'un dans un vœu, dans une volonté formulée...

(ELIPHAS LÉVI, *Dogme et Rituel de la Haute Magie.*)

ECHOS ET NOUVELLES

Sorcellerie du vingtième siècle (1).

Il y a des coïncidences bien curieuses en ce monde ; il est grand, et cependant, certains faits étranges se rassemblent sur un espace bien restreint. Notre-Dame de Paris abrite de son ombre, non seulement un passé légendaire, mais aussi une suite à ce passé. Ce cœur de Paris, ces quais, cette rive gauche, c'est le vieux Paris, le Paris des vieilles coutumes, des pratiques étranges, des sorciers, des procès célèbres. Tout cela s'est modernisé de formes, mais le fond n'a pas autant varié qu'on le croirait.

La librairie Chacornac, au 11 du quai Saint-Michel, si connue de tous ceux qui s'occupent des choses occultes, où le bon accueil, de père en fils, est de tradition, ce qui en fait un de ces vieux intérieurs, remplis de livres aux respectables couvertures, décrits de main de maître par Anatole France ; je disais donc que cette maison était à la veille d'éditer une « Histoire d'Éliphas Lévi » (l'abbé Constant) et, comme dit Stanislas de Guaita, une des plus belles intelligences du dix-neuvième siècle ».

Il a su rendre intelligible l'obscur grimoire et ouvrir la voie à tous les chercheurs dans la « Science mystérieuse ».

Ces documents furent rassemblés par diverses personnes héritières des manuscrits d'Éliphas. Que de fois, lorsque vivait encore M. Chacornac père, n'ai-je pas parcouru ce manuscrit et manié les reliques provenant de ce « Mage », comme on l'appelait de son vivant. Entre autres, son tarot, tout rempli de dessins et de notes manuscrites écrites de sa main.

Un livre de « Clavicules » dessiné et peint par lui. J'acquis même son grand portrait à l'huile par Revel, qui figura au Salon de 1869, et des poignées d'épée pour incantation et autres objets.

C'est donc au n° 11 du quai Saint-Michel que s'échouèrent,

(1) A propos du procès récent de Bordeaux.

outre ses œuvres, tous les objets qui formèrent la maigre succession de cet homme érudit. C'est en cet intérieur littéraire que tous ceux qui avaient son culte venaient s'entretenir de lui.

Or, avec Papus, Barlet, de Guaïta, Sédir et bien d'autres, dès 1885, s'élaborait la rénovation des sciences occultes. Divers groupements se formèrent pour démasquer les charlatans et les magiciens noirs qui abusaient des crédules et faisaient œuvre dangereuse (groupe ésotérique, ordre martiniste, Rose-Croix, etc.).

Beaucoup de personnes ont entendu parler de l'œuvre de Vintras, vers 1825. Espèce d'illuminé, médium, accomplissant des phénomènes médiumniques à effets physiques, que ses fidèles prenaient pour de vrais miracles. Il eut des successeurs, entre autre l'abbé Boulan, qui fut accusé d'envoûtements et de maléfices sur diverses personnes et surtout sur Éliphas Lévi. Tout cela est consigné soit dans les œuvres de Stanislas de Guaïta, qui surnomme Boulan « Pierre-Michel » (*le Temple de Satan*), soit d'Éliphas Lévi (*le Livre des Esprits*, *le Grand Arcane*).

En plus, dans son ouvrage : *Là-Bas*, Huysmans reprend cette thèse et le chanoine sorcier qu'il protège devient le docteur Johannès auquel il oppose le chanoine Docre.

Vintras avait fait de nombreux prosélytes, pour ne citer que les plus connus : MM. Madrolle, fameux théologien ; l'abbé Charvoz, l'abbé André et surtout l'abbé Léopold Baillard, du diocèse de Nancy, qui fonda Notre-Dame-de-Sion et qui est le héros de *la Colline inspirée* de Maurice Barrès.

Il faut ajouter que Naundorff, le fameux prétendant, s'était rallié aux idées vintrasiennes. J'ai assez indiqué de titres d'ouvrages auxquels on peut se reporter. Après les avoir consultés on est complètement renseigné sur la sorcellerie, les maléfices, l'envoûtement à distance, en un mot ce que Guaïta définit dans l'expression pittoresque de « l'Arsenal du Sorcier ».

Mais si au 11 du quai Saint-Michel, habitait l'ombre d'Éliphas Lévi et le souvenir de ses débats avec les noirs magiciens, au 13 du même quai demeurait un digne chanoine, l'abbé de Bonniot, providence des malheureux, plein de piété, ancien vicaire de Saint-Séverin, si cher à Huysmans, puis curé de Saint-Denys-la-Chapelle, à Paris (rue de la Chapelle-Saint-Denis).

Je l'ai connu pendant plus de vingt ans. Chaque année il

disait la messe de la survivance (les Naundorff, descendants de Louis XVII). Il était plein de foi, assez mystique, sa dévotion allait surtout à la Sainte Vierge. Il pouvait se renseigner facilement sur toutes les questions touchant au démon et à ses œuvres, étant le frère du R. P. de Bonniot, de la Compagnie de Jésus, dont les écrits sont fort connus (possessions diaboliques, etc.).

Pendant la guerre, plusieurs fois obligé de passer par Paris, en 1916, je déjeunais chez lui et il était en bonne santé. En 1917, il fut très malade, mais par exception voulut bien me recevoir pendant sa maladie. Une congestion pulmonaire s'était déclarée, mais sa robuste constitution en triompha. En 1918, ayant rechuté, il succomba au mois d'octobre.

Voir dans la mort d'un vieillard de 81 ans, l'action de sortilèges, c'est, je crois, exagérer. Très actif, sortant par tous les temps, le chanoine de Bonniot a pris un refroidissement. A son âge, c'est toujours l'issue fatale à redouter. Du reste, l'Eglise a une façon un peu cruelle de reconnaître les bons offices de ses vieux curés de Paris : on les nomme chanoines de Notre-Dame, maigre prébende à notre époque ; par contre, ces vieillards qui réclament force ménagements sont exposés à une prompte fin. Les vêpres capitulaires quotidiennes par tous les temps, les longs offices religieux dont ils forment l'encadrement au chœur, sous le grand vaisseau glacial de la vieille basilique, sont des exercices mortels pour eux. A la sortie, l'air vif des quais de la Seine les surprend en hiver et c'est ce qui, à mon sens, explique la mort très naturelle de l'abbé de Bonniot, mais, certes, Dieu a son âme !

Ignorant les bruits qui couraient sur son compte depuis sa mort, j'avais bien lu dans un journal, le 7 janvier, une note brève annonçant un procès de sorcellerie à Bordeaux. Par un hasard inexpliqué, trois jours plus tard, un de mes amis m'adressait de Marseille une coupure de journal dans laquelle était exposée, tout au long, l'affaire du prêtre syrien, Sapounghi, accusé d'envoûtement, sortilèges et autres forfaits et d'être la cause de la mort — prématurée ? — du chanoine de Bonniot.

Certains en recevant cette coupure auraient pu croire à une intervention de l'au-delà. Je devais être averti.

Quelques jours plus tard, les journaux relataient le procès qui s'était déroulé le 10 janvier 1920 devant le tribunal de Bordeaux.

D'un côté un groupe de fidèles, comprenant des gens con-

vaincus et appartenant en général presque tous à une certaine élite de la Société, avaient roué de coups le prêtre syrien, qui réclamait des dommages, mais il était prudemment retourné au Liban. De l'autre, les exécuteurs accusaient la victime de noirs forfaits de sorcellerie, ainsi que je l'ai dit, et surtout d'avoir dérobé certains documents relatifs à Notre-Dame-des-Pleurs, dont le chanoine de Bonniot était un des fervents admirateurs.

A l'instruction voici ce qu'un témoin dit à ce sujet : « J'appris qu'elle (Mme Mesmin) avait une petite statue de Notre-Dame de Lourdes qui versait des larmes. Je pus m'en convaincre par expérience. Ces larmes étaient assez abondantes pour que nous puissions les recueillir dans un petit vase en vue de la guérison des malades. Elles se multipliaient dans ce récipient, au point de l'emplir jusqu'aux bords, et nous dûmes les verser dans un verre plus grand qui fut lui-même rempli à plusieurs reprises. »

Plus loin Mme Mesmin déclare :

« J'ai reçu chez moi, en 1914, M. Sapounghi, vicaire général de Syrie. Je l'ai conservé chez moi à titre gracieux. J'ai même fait des quêtes et me suis privée pour l'habiller et le nourrir. »

Après avoir accusé l'abbé des plus impures tentatives, après lui avoir reproché de monopoliser à son profit la dévotion de Notre-Dame-des-Pleurs, la voyante concierge expose comment Sapounghi, sur l'ordre des autorités ecclésiastiques, dut se retirer à Nantes, à la collégiale Saint-Donatier. Par le même ordre, la statue de la Vierge était reléguée dans un couvent de franciscains où, depuis, elle garde les yeux tout à fait secs. Mme Mesmin la remplaça par une autre image qui, ambre et rose, exhale, nous dit-on, d'enivrants parfums.

Du jour où Sapounghi arriva à Nantes, Mme Mesmin se vit en proie à une persécution vraiment satanique. Une bouche invisible la mordait et oubliait une dent dans sa joue. Les pires souffrances la torturaient et les pires tentations.

« De Nantes, dit Mme Mesmin, Sapounghi m'a toujours obsédée. Il cherchait à me rendre folle, il m'envoyait des pensées homicides contre tout le monde, à tel point que l'on était obligé de m'enfermer. Il devait avoir sur moi un pouvoir magique, car je tombais dans le sommeil dès qu'il était en ma présence.

« En outre, je savais qu'il célébrait chez moi des messes

noires. Il mettait du sang de crapaud et d'autres bêtes immondes dans une sorte de calice. Il plaçait ce calice entre les seins d'une poupée de cire représentant une femme nue. Il mettait des ornements sacerdotaux et allait chercher à la Visitation des hosties qu'il consacrait. »

(Les journaux.)

Comme je le disais au début, les pratiques d'antan subsistent en notre siècle éclairé.

Voici donc un phénomène qualifié de miraculeux par certaines personnes. Prudente, l'Église cherche à étouffer l'affaire, elle n'a pas tous les torts, nous ne sommes plus aux époques ferventes du moyen âge. Cependant, quantité de fervents, dignes de foi, ont vu le phénomène se produire. On dit qu'au procès la majeure partie de l'auditoire riait. « Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent pas ce qu'ils font » du Christ, et « Pauvre simplicité » de Jean Huss pourraient leur être appliqués. Le Tribunal a été plus sage, il a mis en délibéré. La justice comprend dans son sein beaucoup de magistrats pour lesquels les phénomènes psychiques ne sont pas l'inconnu. Ne brûlons plus les sorciers, soignons-les au besoin. Aussi laisserons-nous Mgr Sapounghi aux bons soins des juges qui apprécieront et examineront le miracle, si miracle il y a, des larmes de la Vierge à sa juste valeur et si les coups reçus étaient bien mérités.

Sans parti pris, examinons ce phénomène psychique, scientifiquement :

1° *Il est terrestre.* Dans ce cas peuvent entrer en jeu la supercherie, l'hallucination, la prestidigitation. Par exemple, si le phénomène se produisait l'hiver et en plein air, des yeux d'émail, incrustés dans une statue de bois non peinte, pourraient condenser la buée extérieure à la manière dont les feuilles se couvrent de rosée qui ensuite devient de l'eau, mais ce n'est pas le cas.

2° *Il est psychique* (astral si on veut). Tout l'indique. Milieu mystique, souvent réuni (chaîne) imprégné de fluide actif (exaltation).

Mme Mesmin est un sujet, elle avoue s'endormir sous le regard de Sapounghi. Elle l'ignore, mais l'est assurément, elle est médium à effets physiques. J'y reviendrai. En ce cas nous avons production de larmes, puis d'odeurs suaves. Phénomènes connus et souvent cités dans la Vie des Saints. J'ajouterai

que ce milieu croyait fermement que la France devait souffrir, devait être châtiée (surtout depuis les lois d'expulsion et des inventaires). Ce bon abbé de Bonniot était un convaincu de cette théorie. A cause de son grand âge et pour ne pas le chagriner, je ne le contredisais que très doucement lorsqu'il abordait ce chapitre. Mais, dans son groupe pieux, il devait ne pas en être de même. Cette réunion devait avoir souvent présents à l'esprit, tous les récits, toutes les figurations de Vierges pleurant sur l'impiété du monde ainsi que sur ce qui concernait les christes avec plaies vivantes et les hosties sanglantes. C'est ce qui s'était passé près d'un siècle avant, avec Vintras et son culte de la Miséricorde :

3^e C'est un miracle, ou, comme dit l'Église, c'est une dérogation aux lois de la Nature. En ce cas, je crois qu'il n'y a pas à aborder à une rive aussi élevée et la question peut se résoudre plus simplement. Que la Divinité utilise tel ou tel phénomène, même ceux qui sortent de l'ordinaire, pour arriver à ses fins, il n'y a pas de doute. C'est même, dans ce dernier cas, ce qui fait crier au miracle parfois. Mais ici nous sommes devant un simple phénomène de médiumnité.

Qu'appelle-t-on médium ? un être assez rare, qui possède, pour ceux à effets physiques, la propriété d'extérioriser son fluide vital (son double astral, suivant les écoles) et consciemment, ou plus souvent inconsciemment, de lui faire ensuite produire des phénomènes matériels en dehors de lui, voire même prendre des formes humaines. C'est parfois le magnétiseur qui provoque la formation des formes.

Le médium est neutre. Je veux dire qu'il n'a pas en général conscience des actions dont il est la cause lorsqu'il est en transe. Il ne sait si elles sont bonnes ou mauvaises, ni si les fantômes dont il provoque la formation sont bons ou méchants.

Beaucoup de médiums sont parfois des névropathes, des hystériques (genre Salpêtrière). D'autres, au contraire, ont leurs projections astrales viciées sous l'action d'excitants (opium, solanées, etc.).

Mais en dehors des neutres, il peut y avoir des médiums angéliques, divins si on veut : les mystiques, les saints, les thaumaturges, et d'autres diaboliques ou malfaisants : sorciers noirs, nécromants, etc.

Les premiers provoquent des phénomènes à caractère religieux. On en trouve dans toutes les religions et dans toutes

les époques et les autres engendrent des maléfices, des actions nuisibles.

Voici comme simplement le phénomène a pu se produire. La personne possédant la statue ou, pour ne pas insister, une autre de ces familières réunions, était douée de médiumnité, ajoutons *sans le savoir*, et projetait du fluide sur la statue. Comme on le voit, il n'y a qu'une action louable en cela ; c'est l'acte d'adoration de la religion. C'est une réunion de mystiques, de croyants convaincus. L'idée de la Vierge pleurant les malheurs de la France est ancrée en eux. *C'est l'idée qui va présider à la formation des larmes.*

Reportons-nous aux travaux des Crookes, des Richet, des Ochorowicz et de bien d'autres et surtout aux remarquables travaux de Mme Bisson qui viennent d'être mis en lumière par le docteur Geley, dans sa remarquable brochure sur l'Idéoplastie (*Physiologie dite supra-normale*, 1918). Ils nous démontreront, photographie à l'appui, que la *matière fluidique se modèle* à l'extérieur du sujet sous l'influence de la pensée ; qui sculpte, organise, crée des membres, des têtes, des parties de corps variées. Mais tous les sujets ne se dédoublent pas avec la même intensité. En général, la projection reste invisible, restreinte.

Comme tout mouvement ondulatoire, elle est susceptible d'être dirigée vers un point de l'espace ; en notre cas, *les yeux de la Madone*. Ce fluide est quelque chose de vivant, c'est le quatrième état de la matière. (J'aurai à en reparler dans de prochains articles.)

Il est composé d'atomes éthérés, séparés, mais infiniment petits quoique doués d'énergie.

Ce fluide ainsi projeté, comme dans tous les phénomènes physiques, va utiliser l'énergie qu'il a en lui sous l'excitation de la volonté inconsciente du sujet. Il se passe l'analogie à ce qui arrive dans le rêve où nous vivons, à notre insu, une infinité d'événements antérieurs, puisés dans notre mémoire, s'ajoutant sans ordre entre eux. La plupart étant même tombés dans l'oubli pour nous, mais n'en ont pas moins laissé des traces durables dans notre for intérieur (inconscient).

Il est donc fort probable que le phénomène se produise de la manière suivante, et j'insiste fort sur cette solution scientifique, car tout ce que nous voyons a une cause et la nature agit suivant des lois simples et semblables dans les différents

plans (les 3 plans). Par contre, le monde est construit sur un plan unique. Nous connaissons certains lois régissant la matière sous les trois états qui nous sont familiers (E. solide E. liquide, E. gazeux). Il faut les étendre au quatrième état de la matière (E. fluide, éthéré, radiant).

Il est démontré en météorologie que les brouillards, surtout à proximité des grandes villes, des centres industriels, sont dus à des corpuscules de charbon provenant des fumées et qui servent de noyau aux particules d'eau à l'état de vapeur disséminées dans l'air. Notez que l'on opère dans l'infiniment petit. Puis ces gouttelettes de brouillard se réunissent, tombent et sur le sol se résolvent en eau. Pour la pluie, la grêle, il y a des modes de formation analogue. Il y a toujours un premier noyau de force autour duquel se groupent les particules liquides fort ténues.

On voit donc que très facilement le même phénomène peut se produire dans notre cas. La force extériorisée qui elle-même se subdivise en centres de condensation, condense la vapeur d'eau disséminée dans l'air de la salle, d'où *apparition de larmes*. Il suffit de voir ruisseler les vitres d'un appartement en hiver, pour comprendre que la vapeur d'eau provenant de la respiration et de la transpiration d'un groupe de personnes est très appréciable : elle se traduit par plus de 1.500 grammes par personne et par jour.

La multiplication des premières larmes dans le verre n'est que la continuation du phénomène précédent.

Les bonnes odeurs signalées peuvent avoir une origine analogue. C'est très souvent mentionné dans l'hagiographie.

Cette eau aurait accompli des guérisons. C'est fort possible. car il s'agissait de gens convaincus, sur lesquels l'auto-suggestion pouvait avoir de l'influence.

S'il y a eu vrai miracle, c'est-à-dire guérison en dehors des règles connues et admises en médecine, c'est affaire des spécialistes. C'est une nouvelle querelle de Lourdes.

Par contre, l'avocat de l'archimandrite nous fait savoir que l'eau recueillie n'était que de *l'eau pure*. Si réellement c'est de l'eau chimiquement pure, c'est-à-dire de l'eau distillée, je trouve que ce serait un phénomène très extraordinaire. S'il y avait eu supercherie, c'était de l'eau de source qu'on aurait dû trouver, donc contenant des traces chimiques et animales à l'analyse. Si c'était bien de l'eau évaporée dans l'atmosphère

et qui se soit condensée, ainsi que je le disais, elle devait être à peu près *pure*, ne contenant que quelques poussières provenant de l'air, et alors les paroles de l'avocat confirmeraient mon dire.

On n'aurait cependant pas voulu que ces soient de vraies larmes, c'est-à-dire de l'eau contenant surtout quelques particules de chlorure de sodium, caractérisées au microscope par une cristallisation macabre en forme de croix.

Nous sommes dans une époque scientifique qui exige des précisions. On arrive à photographier sinon la pensée, du moins les sentiments. Un médium forme en dehors de lui des êtres qui parlent, respirent, vivent.

Former des larmes paraîtrait relativement facile. Mais, comme quelque chose ne peut se faire de rien, il faut de l'eau pour produire des larmes. Un fantôme, matière éthérée, se dissout ou se résorbe; les larmes restent. La vapeur d'eau de l'atmosphère est tout indiquée. C'est une sorte d'apport.

TIDIANEUQ.

— A Novéant, en Meurthe-et-Moselle, de pieuses personnes ont prétendu voir apparaître une figure de la Vierge réclamant la construction d'une chapelle. Après Claude Ferchaud, on aurait pu croire que les miracles allaient se multiplier et les pèlerinages prospérer, mais voilà que *l'Humanité* (23 janvier 1920) donne de l'apparition une explication aussi curieuse que l'apparition elle-même : il s'agirait « d'un simple jeu de lumière qui, surtout au lever et au coucher du soleil, dessine à travers les branches des arbres assez curieusement disposées, une grande silhouette blanche visible seulement de loin.

— *L'Opinion* du 24 janvier reproche au brave Morton, le comique de café-concert, de s'être intéressé à l'Occultisme et d'avoir acheté des ouvrages place de la Sorbonne. Vraiment, si un acteur ne paraît pas spécialement amené, par sa profession, à philosopher sur l'au-delà, comment un journaliste pourrait-il se vanter de n'avoir rien lu ni rien appris sur un sujet qu'il traite si légèrement ?...

— Le docteur J. Regnault a constaté que l'orientation d'un sujet par rapport au magnétisme terrestre, influe sur son état physiologique. « Quand, dit-il, après avoir délimité le foie et le cœur par percussion légère, alors que le sujet regarde l'ouest, on recommence cette délimitation sur le même sujet regardant

le nord, l'est ou le sud, on trouve une zone de matité très notablement plus petite dans ces dernières positions... D'autres expériences d'Abrams que nous avons reprises, montrent que les réflexes viscéraux ont leur maximum de réaction pour des sources d'énergie électro-magnétique ou électronique, lorsque le sujet regarde l'ouest. » Dans ces expériences, il est nécessaire d'établir le contact électrique avec la terre.

— Les expériences de Sir E. Rutherford — en décomposant au moyen des rayons « alpha » du radium une certaine quantité d'azote avec production d'hydrogène — ont achevé de confirmer scientifiquement la possibilité des transmutations. — A ce sujet, le docteur Gustave Le Bon fait observer qu'on ne pourra jamais opérer de transmutations que sur des quantités infinitésimales de matière, étant donnée la formidable énergie intra-anatomique qu'il faut vaincre pour transformer l'ordre de groupement des constituants ultimes de la matière.

— On raconte que M. Paul Deschanel, en 1901, eut l'occasion de confier sa main à Mme de Thèbes pour un examen chiromancie. Celle-ci lui aurait annoncé, d'après sa ligne solaire, qu'il était appelé à commander *et qu'il arriverait au sommet, c'est-à-dire au premier rang*. Charles Davenant, qui rapporte cette consultation dans *l'Intransigeant* du 25 janvier 1920, développe les appréciations plutôt élogieuses que la célèbre pythonisse fit alors au chef d'État d'aujourd'hui. Elle aurait ajouté une menace de blessure qui doit certainement être évitée.

— Le docteur René Cruchet, professeur à l'Université de Bordeaux, dans *le Journal* du 23 janvier, prétend que l'envoûtement ne saurait avoir d'action en soi et que les envoûtés ne seraient que des déséquilibrés atteints du délire de la persécution. C'est évidemment le moyen de calmer bien des inquiétudes et son communiqué semble emprunt de l'optimisme officiel, mais peut-être vaudrait-il mieux ne pas cacher aux honnêtes gens des vérités que les canailles connaîtront toujours. Le pieux mensonge a toujours pour effet de désarmer ceux qui sont inoffensifs. Le docteur Cruchet devrait penser que l'envoûtement est un danger très réel, car je suppose qu'il n'ignore pas les expériences célèbres d'extériorisation de la sensibilité — et même, s'il voulait s'en donner la peine, pourrait-il peut-être renouveler lui-même quelques-unes des fameuses expériences du colonel de Rochas.

COURS ET CONFÉRENCES

Le groupement **Les Amis de Saint-Yves et de Papus** a donné le 23 février, aux Sociétés Savantes, sa deuxième conférence spiritualiste sous la présidence de MM. PHANEG et du docteur PROUST. Le sujet de cette conférence, faite par M. Loïselle, était le suivant : *Adaptation de l'Esotérisme à la Science moderne.*

La 3^e conférence aura lieu le 29 mars. M. Phaneg traitera *le Mysticisme et la Magie.*

Ces conférences ont lieu dans la grande salle des Sociétés Savantes, rue Serpente, à 20 h. 45. Prix d'entrée : 1 fr. et 2 fr. (Métro Saint-Michel).

Nous recommandons vivement à nos Abonnés et Lecteurs, ce groupement composé d'hommes de bonne volonté cherchant tous, par des moyens différents, la vérité Une.

Universalité psychologique pour la Vie meilleure. Réunion 2^e et 4^e dimanches, à 2 h., 28, rue Serpente, salle D, au 1^{er} étage.

Conférences Alta. *Le sens de la vie*, par ALTA, docteur en Sorbonne, tous les jeudis, à 3 heures, salle D, Sociétés Savantes, rue Danton.

Société de Théosophie, 4, Square Rapp.

BRANCHE STUDIO (le samedi, à 4 h. 1/2). Le 6 mars, M^{me} GÉDALGE, *Le Tarot*. — Le 12, M^{me} REYNAUD, *La Philosophie du Bouddhisme*. — Le 20, D^r ALLENDY (*Suite du Cours*). — Le 27, M^{me} SAUTON, *Les Disciples de Jésus, les Apôtres et Paul*. — Le 3 avril, M^{me} GÉDALGE, *Le Tarot (suite)*.

Sur l'initiative de M. JOUNET, un **comité général d'Accord** vient de se fonder à Paris, 31 bis, Avenue de la République (11^e). Une réunion aura lieu le 11 mars, à 14 heures. Tous les chefs d'Ecoles y sont invités.

(Nous nous ferons un plaisir d'insérer dans la mesure du possible, les communications présentant un intérêt ésotérique.)

BIBLIOGRAPHIE

Bhagavad-Gita, traduite et commentée par les docteurs A. AUVARD et M. SCHULTZ. Paris (Maloine), 1919, in-8, 300 pp. 4 fr.

Le grand épisode du Mahabhârata, qui contient la quintessence de la mystique indienne, nous est présenté ici sous une forme nouvelle, en un texte choisi sur différentes versions et dans lequel est respectée la distinction entre la forme personnelle et la forme impersonnelle de Brahma. Mais ce qui fait le principal intérêt de cette édition nouvelle, c'est la préface et les notes explicatives permettant au lecteur de pénétrer le sens profond du poème aux lumières de la théosophie. Ces notes, qui tiennent au moins autant de place que le texte, sont remplies de renseignements précieux et un vocabulaire final achève de faciliter la compréhension du texte. Personnellement, nous reprocherions volontiers au livre sa couverture un peu vulgaire, mal assortie avec l'exquise délicatesse des enseignements de Krishna.

A. N. BRIANTCHANINOFF. — *Quo vadis, Europa ?* Copenhague (*Ursin's Efterf.*), 1918, in-8 de 134 pp. 5 fr.

L'opuscule de Briantchaninoff, qui date de l'année dernière, examine la situation produite en Europe par l'armistice et prévoit un conflit social, car un idéal nouveau rend inévitables de grands changements. Deux voies s'offrent aux peuples : le Démocratisme, qui veut le bonheur de la majorité avec les individus libres, et le Socialisme, qui veut asservir les autres classes à la tyrannie des ouvriers ; réalisé en bolchevisme, ce dernier mènerait à une décadence effroyable, et à la fin de la race blanche, devenant une proie pour l'Asie. L'auteur montre l'insatiabilité humaine, la tendance populaire à user de la force, principe du *militarisme rouge* ; il prône l'*Internationale blanche*, faite de Science, d'Art et de Religion. Il envisage de nombreuses réformes mais ne s'inquiète pas de ré-

former l'esprit clérical des Églises chrétiennes, fondement de sa cité future. Le style est ardent et s'adresse bien aux masses. Quel dommage qu'on ait laissé passer tant de fautes d'orthographe ! Il est vrai que ce français est écrit par un Russe et imprimé à Kobenhavn.

Lieutenant-colonel COLLET. — *Vie militaire de Jeanne d'Arc*. Nancy (Imprimerie Nancéenne), 1919, in-4 de 403 pp. 6 fr.

L'auteur s'est proposé avant tout d'étudier avec la plus parfaite érudition l'œuvre militaire de la Pucelle, pour montrer, au point de vue technique, les talents extraordinaires dont elle a fait preuve, par exemple, en s'opposant à des trêves inutiles, en pratiquant des intelligences dans les places à conquérir, en disciplinant les troupes et en faisant comprendre aux capitaines toute la puissance de l'offensive calculée et persévérante. Comme conclusion à cette étude, le lieutenant-colonel Collet cherche à expliquer cette habileté anormale pour une jeune paysanne ; il rejette l'intervention directe de Dieu, puérile et anthropomorphique, l'hypothèse de l'hystérie qui ne saurait créer une science, et admet que Jeanne d'Arc était un *médium*, dirigé par des esprits élevés libérateurs de la patrie ; il montre que cette explication, qui est celle du spiritualisme moderne, repose sur des faits très scientifiques, accessibles à une méthode d'investigation rigoureuse.

ARTHUR CONAN DOYLE. — *La Nouvelle Révélation*. Trad. de A. TOUGARD DE BOISMILON. Paris (Payot), 1919, in-8, 173 pp. 5 fr.

La révélation en question n'est pas, à proprement parler, nouvelle, puisqu'il s'agit du spiritisme et des conclusions religieuses qu'il comporte : Allan Kardec avait bien présenté quelque chose d'analogue. Cependant l'auteur espère que cette doctrine ne va pas tarder à s'imposer universellement et que tous les hommes vont bientôt pouvoir entrer en relations directes avec les disparus. A. Conan Doyle nous expose les étapes de ses recherches personnelles poursuivies pendant trente années et la manière dont il s'est fait une conviction définitive. Son livre présente avec méthode la doctrine spirite, montre comment elle s'accorde avec l'esprit des Évangiles, réfute les objections usuelles et rapporte des faits qui —

comme le célèbre cas de Raymond, de Sir Oliver Lodge — paraissent établir que les messages spirites émanent réellement des morts. Il consacre enfin un chapitre à la vie dans l'Au-delà telle qu'elle est décrite dans ces messages, avec une remarquable concordance quels que soient les médiums, les expérimentateurs ou les esprits : vie très pareille à la nôtre mais sans passions et sans besoins, vie de repos et de paix où l'on ne voit pas bien la différence de destinée entre les bons et les méchants et où il n'est pas question de réincarnation.

ALBERT LANTOINE. — *Les Francs-maçons au théâtre avec un essai de bibliographie du théâtre maçonnique*. Paris (Ferdinand Barbe), 1919, in-8, 147 pp. 3 fr.

Ce livre est une très curieuse monographie des pièces théâtrales du dix-huitième siècle où les francs-maçons sont mis en scène. Le nœud de ces pièces est le plus souvent constitué par le fameux secret, ou bien l'on voit des profanes demander leur initiation en vue d'intérêts égoïstes plus ou moins comiques. L'auteur nous donne des renseignements intéressants sur l'opposition du théâtre de foire et du théâtre officiel, sur les difficultés et les ruses de ces comédiens dont Nicolet est demeuré célèbre. Quelques-unes de ces pièces sont des attaques violentes, mais beaucoup — et c'est là le côté pittoresque de cette étude — arrivent à laisser au public une impression favorable de la Maçonnerie.

La Baguette divinatoire ou verge de Jacob, par JEAN NICOLAS de Grenoble (1693). Paris, Chacornac, 1920, in-8 de VIII-56 pp. 5 fr.

C'est la réédition d'un ancien traité des plus remarquables décrivant, avec une précision parfaite, le maniement de la baguette divinatoire. Ce manuel de rhabdomancie est avant tout pratique ; l'auteur ne s'embarrasse pas de théories plus ou moins nébuleuses : il décrit en détail les qualités, la forme, la préparation de la verge magique, la manière de la tenir, la façon dont se produit le phénomène du tournoiement, comment on doit l'interpréter, le moyen de reconnaître la nature de l'objet caché qui l'influence (source, nappe d'eau, minerais, métal, etc.), ses dimensions, sa profondeur, son importance. Les travaux récents sur les sourciers ont donné d'intéressants

aperçus théoriques, mais les praticiens les plus expérimentés de nos jours auraient encore à apprendre dans ce petit livre, où la technique est si complètement et simplement décrite qu'il offre à chacun le moyen d'essayer ses aptitudes à manier le coudrier.

MAURICE MAETERLINCK. — *Les Sentiers dans la Montagne*. Paris (Biblioth. Charpentier), 1919, in-8 de 304 pp. 5 fr.

Ce livre est un recueil de notes sur des sujets qui paraissent assez divers, mais que l'on trouve inspirés d'une même pensée. Maeterlinck nous parle d'abord de la puissance occulte des morts qui nous dirigent et nous poussent : il veut que tous les morts soient purifiés et bons ; il nous cite de curieux messages d'outre-tombe pour prouver cette ingérence de l'au-delà dans notre vie terrestre. A propos de l'âme des peuples et de la psychologie des foules, il nous montre cette puissance occulte collective qui dépasse les individus pour les transformer soit en brutes, comme lors des atrocités allemandes, soit en héros, comme les combattants ou les mères en deuil : on devine ici l'action des morts. S'il nous parle du monde des insectes, c'est pour nous peindre la vie la plus féroce, la plus rude, la plus implacable, l'âge de fer de l'évolution animale, et quand il écrit ces pages si captivantes sur le jeu, c'est pour disséquer la fausse conception du *hasard* et la rejeter. Les méditations qui suivent sont une profession de foi théosophique qui sert de conclusion et de couronnement aux réflexions préalables. Avec son talent lumineux et persuasif, il nous expose les relations du Macrocosme et du Microcosme, les problèmes de l'hérédité et de la préexistence, etc., le tout en un style à la fois documenté, scientifique et très poétique. Il nous montre qu'une révélation complète des fins dernières du monde dépasserait tellement le cours de nos pensées et le niveau de notre intelligence, qu'elle serait sans effet sur notre conduite. Enfin, il développe la loi de Karma, la plus juste, la plus vraisemblable hypothèse que l'esprit humain ait jamais enfantée.

HAN RYNER. — *La Tour des peuples*. Paris (Figuière), 1919, in-16 de 229 pp. 4 fr. 80.

C'est plus qu'un conte, cette œuvre que le prince des conteurs a créée avec sa puissance d'évocation accoutumée. C'est

une reconstitution historique très soignée et très vivante de l'antique Chaldée, des migrations aryennes, de leurs rencontres avec les farouches Sémites. C'est de plus un symbole : la Tour de Babel ou Tour des peuples à laquelle travaillent des individus de toutes les nations, c'est le monument idéal de la fraternité des races que les Aryens tentent de réaliser et que détruit une guerre épouvantable. Son histoire, c'est le conflit de l'idéal aryen d'amour contre l'idéal sémitique de justice implacable ; c'est l'histoire de l'humanité depuis l'antiquité jusqu'à ses plus angoissantes perplexités d'aujourd'hui, heurt de mysticisme et de brutalité, causé par l'ignorance et l'incompréhension mutuelle. Le style éblouissant d'Han Ryner nous fait palper de la vie même de ces peuples, vie puissante, intense, cruelle, aux mœurs étranges et fortes ; il évoque des visions puissantes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Axel*. Collect. Gallia, 273 pp.
2 fr. 50.

La collection Gallia nous donne une très jolie réédition de ce chef-d'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam dont la première édition remonte à trente ans, et dont l'édition de 1900 est également épuisée. Dans ce drame éminemment symbolique, il est classique de considérer Axel comme l'homme qui refuse la lumière et la réalité de la vie intérieure pour tomber dans les mirages du monde passionnel et aboutir à la mort. Axel apparaît plutôt comme l'âme libérée des liens terrestres et que la « soif de vivre » sollicite à revenir dans les mayas du plan physique, mais Axel tue ce *Tanha* bouddhique représenté par le commandeur Kaspar. — Comment peut-on faire de Sara le type des voluptés vulgaires ? C'est l'âme-sœur qui a brisé l'aveuglement du dogme, qui s'est libérée par les longues souffrances du cloître. N'a-t-elle pas trouvé pendant son dur voyage, la rose magique, couronnement du Grand-œuvre, symbole du renoncement, et ne l'apporte-t-elle pas à Axel ? Ces deux « Renonciateurs » n'ont en réalité renoncé qu'à la sécheresse de l'ascétisme stérile pour entrer dans la voie de l'amour ; c'est cette suprême initiation qui représente leur rencontre ; leur suicide, c'est l'affranchissement définitif par l'amour et dans l'amour. — Quelles que soient les interprétations, *Axel* est une œuvre forte dont l'éloge n'est plus à faire.

H. C. WELLS. — *Dieu, l'invisible roi*. Paris (Payot), 1919, in-8 de 325 pp. 5 fr.

Le grand romancier fait ici de la métaphysique ; c'est un essai sur la religion synthétique qui s'élabore dans l'esprit des générations actuelles. L'auteur se donne simplement comme le scribe de ces générations, et il montre que l'essence de cette religion est dans la solidarité cosmique, chaque individu jouant son rôle propre dans l'harmonie de l'ensemble. — Cette harmonie révèle Dieu qui est une véritable personne, c'est-à-dire un être fini et limité, mais hors de la matière et de l'espace. Dieu *évolue et grandit* par la synthèse des individualités humaines, mais il contient et dépasse ces dernières comme la conscience de l'homme dépasse les cellules de son corps. — Où l'œuvre de Wells est originale c'est dans la présentation de cette doctrine, si simple que son énoncé tiendrait sur une carte postale. — Il commence par diminuer la valeur plus ou moins absolue qu'on attribue d'ordinaire à la raison pour faire plutôt appel au sens intime. Il écarte, un à un, tous les malentendus et définit toutes les données de la question... L'opposition qu'il montre entre le Dieu-Créateur et le Dieu-Rédempteur est des plus suggestives, de même que son tableau des hérésies, conceptions vicieuses d'un dieu-magicien, d'un dieu-gouvernante, d'un dieu-croquemitaine (qui a empoisonné tant d'enfances), d'un dieu sexuel (auquel la bigoterie a consacré tant de monstruosités), etc. C'est un livre profondément pensé, d'une haute inspiration, un livre réconfortant, sympathique et fraternel, où la traductrice a su conserver la saveur d'un style original et puissant.

D^r G. GELEY. — *Contribution à l'étude des correspondances croisées*. Paris (Durville), 1920, de 47 pp.

Conférence faite en décembre 1913 à la Société des Etudes Psychiques, section de Paris. L'auteur expose ce que sont les correspondances croisées en spiritisme : messages transmis simultanément à plusieurs médiums et n'ayant de sens qu'une fois réunis et confrontés. — Ces cas semblent éliminer définitivement l'hypothèse d'une télépathie comme origine du phénomène. — L'auteur cite des cas remarquables obtenus par M^{me} de W... à Wimereux.

REVUES ET JOURNAUX

— *Les Images de Paris* (novembre 1919) donnent de beaux bois gravés d'Alder et Busset ainsi que des morceaux de vers et de prose de J. Romain, E. Richard, R. de la Tailhède, Novalès, D. Lahary, P. Damoutier.

— *Luce e Ombra* de décembre 1919 continue l'étude de Boz-zano sur l'apparition des défunts aux mourants. Signalons un très bel article de A. Babini : *Trascendenza et intuizione*, où l'auteur développe le rôle extrêmement vaste de l'intuition en face des limitations impuissantes de la raison pure.

— Indiquons ici la brochure *Nova et Vetera* d'Edmond Wietrich, écrite en un style très éloquent et très pur, pour exposer la faillite des églises et de la science d'autrefois et montrant le remède à la situation dans une philosophie basée sur l'intuition et dans une revivification de l'esprit chrétien.

— *L'Opinion* du 24 janvier 1920 contient un article d'André Arnyvelde relatif aux sciences occultes en général et à la Bibliothèque Chacornac en particulier. Considérant le nombre considérable des livres qui s'éditent et surtout qui se rééditent, M. Arnyvelde conclut que le siècle actuel qu'on veut faire passer pour matériel, sceptique, pour un siècle de mercantils et de fabricants, est aussi un siècle passionné des problèmes les plus mystérieux, épris de spiritualisme et d'idéal.

— La *Revue contemporaine* paraît sur 96 pages. Le numéro de janvier 1920 publie un article de Camille Marx-Lange sur le vingtième siècle et les sciences psychiques, montrant que le psychisme est la science de demain et qu'il y a lieu de l'étudier avec méthode à la suite des savants qui ont frayé la voie. Ce numéro contient une longue série d'articles littéraires, politiques, artistiques, ainsi que des nouvelles et des poésies très remarquables.

— La *Revue suisse des sciences psychiques* de décembre 1919 donne une étude de Lotus sur « Nos grandes fêtes religieuses »,

envisageant le sens profond du symbolisme crucial depuis la croix du Temple de Palenqué (Touaco-Quahuil, l'arbre de la vie) et la croix ansée égyptienne en remontant au continent Atlantique où la croix était le signe occulte des mystères solaires ; l'auteur développe cette idée que les grandes fêtes religieuses parlent de l'histoire intérieure et de l'être occulte de l'homme.

— La *Revue théosophique française* de décembre 1919 contient « La guerre et ses leçons de fraternité » par Annie Besant. La fraternité est l'élément fondamental, base de l'égalité et de la liberté ; c'est une loi de nature dont la méconnaissance a fait tomber les civilisations anciennes. Récemment encore la République américaine s'est appuyée sur l'esclavage ; d'un autre côté, les castes de l'Inde ont été un essai de réalisation fraternelle qui a duré longtemps avant de devenir une tyrannie. La guerre a donné une leçon de fraternité et a montré la puissance de la coopération mais sans l'organiser : la fraternité doit s'imposer par l'amour. Plus loin, Jinarajadasa, sous le titre : « Le monde extérieur et le monde intérieur », expose la nécessité de devenir un mystique pour échapper à la dissolution à la triste conception que la science moderne se fait de l'évolution ; l'action permet de fondre le monde intérieur avec le monde extérieur.

La Vie morale de janvier donne de très belles poésies de Jacques Trève et de R.-A. Fleury, avec une conférence de Ph. Pagnat sur « le Psychisme, l'œuvre du docteur Geley et la synthèse ». L'auteur critique le livre du docteur Geley d'après lequel l'Inconscient posséderait seul toutes les potentialités au point que la divinité serait l'inconscient du monde. Il montre que la métaphysique rationnelle a besoin d'éclaircir avant tout la certitude de la survie.

Avis Important

Les articles : PORPHYRE et BUÉ se terminant avec le 4^e n^o, nous commencerons en Mai la publication des *Lettres d'Eliphas Lévi au Baron Spédalieri*.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

4-3-20. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Dernières Nouveautés

Paul FLAMBART

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

LA LOI D'HÉRÉDITÉ ASTRALE

SA DÉMONSTRATION, SES OBJECTIONS
SON RÔLE COMME BASE D'ASTROLOGIE SCIENTIFIQUE

Un volume in-8 carré, de 104 pages, avec 13 figures 6 fr.

Th. DAREL

A LA RECHERCHE DU DIEU INCONNU

Préface de M. FRANK-GRANDJEAN

Un volume in-16 jésus, de vi-182 pages 5 fr.

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

OU

VERGE DE JACOB

*Art de découvrir les Sources, les Mines, les Trésors
ou autres choses renfermées dans le sein de la terre au moyen
du bâton fourchu*

Par **Jean NICOLAS**, de Grenoble
(1693)

Un volume in-8 carré, de viii-56 pages 5 fr.

BIBLIOGRAPHIE DE LA SCIENCE OCCULTE

*Nomenclature par ordre alphabétique des Auteurs
d'environ 1.200 titres d'ouvrages, édités par les librairies françaises
et étrangères, avec table méthodique des Auteurs, par sujets traités
comprenant 121 divisions.*

Brochure in-12 raisin oblong, de 76 pages, sous couverture illustrée.
Prix, franco 1 fr.

PARACELSE, *Œuvres complètes* { Tomes I et II, chaque : 7 50
Tome III (En préparation).
Prospectus sur demande.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL.

PRINCIPAUX OUVRAGES DES RÉDACTEURS DU VOILE D'ISIS

EN VENTE A LA

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

Dr R. ALLENDY
L'Alchimie et la Médecine, in-8. 3 »
Le Symbolisme des nombres (à paraître)

ALTA, Dr en Sorbonne

Saint Paul, in-18. 8 »
Saint Jean, in-18 (2^e édition) 8 »

AMY-SAGE

La Symbolique des chiffres, in-8 2 »

F.-CH. BARLET

L'Évolution sociale, in-8 5 »
L'Instruction intégrale, in-18 4 »
Saint-Yves d'Alveydre, in-18. 6 »

E. BOSC

Vie ésotérique de Jésus, in-8 8 »
La Doctrine ésotérique, 2 vol. in-18. 1 »
Isis dévoilée, in-18. 3.50
L'Aïther, in-16. 2 »

M. BOUE DE VILLIERS

Les Chevaliers de la Table Ronde, in-18. 2 »

J.-G. BOURGEAT

Rituel de magie divine, in-32, relié 10 »
La Magie, in-18, relié. 4 »
Le Tarot, in-18, relié 4 »
L'Empire du mystère, in-18. 6.50

E. BOUTROUX, De l'Académie Française
Science et Religion, in-18. 5.75
Jacob Böhme (à paraître).

J. BRICAUD

Huysmans, occultiste et magicien, in-16. 1.50
La Guerre et les prophéties, in-8. 1.50
L'Arménie qui agonise, in-16. 0.50
Catéchisme gnostique 1 »

J. BRIEU

La Méthode générale et scientifique, in-16. 4.50

E. DELOBEL

Preuves alchimiques, in-16. 1 »

E. C.

Ephémérides perpétuelles (à paraître) 2^e édit.

GRILLOT DE GIVRY

Lourdes, in-16. 3.50
Le Christ et la Patrie, in-16. 3.50

Le Grand-Ouvre, in-12 (épuisé).
Paracelse. Traduction, œuvres complètes.
Tomes I et II, in-8, chaque 7.50
Tome III (à paraître).

F. JOLLIVET-CASTELOT

La Science alchimique, in-16 5 »
La Médecine spagyrique, in-16. 6 »
Comment on devient alchimiste, in-16 10 »
Nouveaux Évangiles, in-18 5 »
Le Livre du trépas et de la renaissance, in-16 5 »

A. JOUNET

La Clef du Zohar, in-8. 6 »
L'Étoile sainte, in-16 3.50
Patandjali, la yoga. Trad. in-8. 0.50

A. LE LEU

La Loi d'amour, in-18 1 »

PHANEG

50 secrets d'alchimie, in-16. 4 »
Papus, in-18 2 »
Méthode de psychométrie. 2 »

P. REDONNEL

Les Chansons éternelles, in-8 5 »

D. REGNAULT (De Toulon)

Le sang dans la magie, in-8. 1 »
Les envoûtements d'amour. 3 »

HAN RYNER

Les Voyages de Psychodore, in-18. 3.50
La Tour des peuples, in-12 4.50
Le cinquième Évangile, in-18 4.50
Le Fils du silence, in-18. 4.50
Les Paraboles cyniques, in-18. 4.50

E. SCHURÉ

Les Grands Initiés 6 »
L'Évolution divine 5 »
Sanctuaires d'Orient 5 »
Les Prophètes de la renaissance. 5 »

F. WARRAIN

L'Espace, in-18. 12 »
La Synthèse concrète 5 »
Le Mythe du sphinx. 1 »

O. WIRTH

Les Épreuves initiatiques (sous presse).
L'imposition des mains (à paraître).

MAJORATIONS ET FRAIS DE PORT EN SUS